66e ANNEE (7e SÉRIE) N° 49 6 DECEMBRE 1956

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine titulaire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Le bienheureux Innocent XI. — II. Innocent XI et Louis XIV. — III. Comment aboutit la cause d'Innocent XI. — IV. Construction d'un observatoire de radio-astronomie, aux U.S.A. — V. Une nouvelle sensationnelle en astronomie. — VI. Récentes conversions dans le clergé anglican. — VII. Le Secret du Roi. — VIII. La reine Victoria et lord Melbourne. — IX. L'Eglise russe sous Staline. — X. L'Eglise russe sous l'occupation allemande. — XI. Répercussions de la guerre sur l'Eglise russe. — XII. Le centenaire des *Etudes*.

I

Le bienheureux Innocent XI

Le 7 octobre dernier, le pape Innocent XI a été béatifié, à St-Pierre du Vatican. Plusieurs revues nous parlent du nouveau bienheureux. J'emprunterai les détails qui suivent, sur sa vie et son caractère, aux deux revues suivantes : *Ecclesia* (de Madrid) — (on verra plus loin l'article d'*Ecclesia* de Paris) — du 6 octobre, et *Orizzonti* du 7 octobre.

Un contemporain, qui fut l'un de ses premiers biographes, dès 1693, Matthias-Joseph Lippi, le décrit ainsi :

« Son aspect était vénérable et majestueux. Il était de haute taille — une coudée au-dessus de la moyenne — de caractère modéré, entre une gravité sérieuse et enjouée, de complexion robuste et de tempérament calme, enclin à la mélancolie. Tout cela faisait de lui un homme prudent, paisible et apte aux grandes entreprises. De membres bien proportionnés, bien qu'un peu gêné du bras gauche, il présentait un front vaste, un visage allongé aux yeux brillants, un nez long et aquilin et un menton quelque peu saillant. Bien que d'ordinaire il eût un air austère, il était toujours bienveillant et affable, si bien que rien qu'à le voir on était conquis et qu'il obtenait l'amour et le respect de tous. »

Après cette citation, Luis Sanz Burata, dans *Ecclesia*, donne les détails biographiques suivants, que nous complétons par ceux de Mgr Vincenzo Fagiolo, dans *Orizzonti*.

A Côme, perle du Milanais, naissait le 19 mai 1611, de Livio Odescalchi et de Paula Castelli, un enfant qui reçut au baptême le nom de *Benedetto* — Benoît. On raconte que sa grand'mère, qui ne croyait pas si bien dire, le présenta à la maman, en disant : « Regarde, Paula, tu as mis au monde une tête de pape ! »

Bien longtemps cependant rien ne parut justifier une telle prophétie spontanée. Benoît appartenait à une famille riche et pieuse. Il fut mis au collège des jésuites de la ville et y brilla, par sa piété, dans la Congrégation mariale. A onze ans, il perdit son père, et sa mère fut enlevée par la terrible peste de 1630, alors qu'il avait 19 ans. Dans l'intervalle il avait été recueilli par ses oncles, qui habitaient Gênes et y dirigeaient une Société commerciale sous le nom d'Odescalchi. Il entra dans cette société, arrêta ses études et résolut de s'engager dans la carrière des armes, tout en trafiquant sur les chevaux de race. Il avait 25 ans quand il vint à Rome, avec une recommandation du gouverneur du Milanais — qui alors appartenait à l'Espagne — pour le cardinal espagnol de La Cueva. Ce cardinal avait été, lui aussi, militaire avant de revêtir la pourpre. Il exerça, par son exemple, une influence décisive sur le jeune Benoît, qui rouvrit ses livres et se plongea dans l'étude du droit à Rome et à Naples, si bien qu'il obtenait le doctorat « *in utroque jure* » en novembre 1639. Ce fut alors seulement que le jeune homme résolut de se mettre au service de l'Eglise, mais dans son humilité, il résolut d'en rester à la première tonsure, qu'il reçut le 16 février 1640, à l'âge de 29 ans. Ses proches le poussèrent à solliciter du pape Urbain VIII le titre de « clerc de la Chambre » ou de « camérier du pape ». Bientôt son frère Charles obtint pour lui la prélature de protonotaire apostolique. Il se distingue alors — de 1640 à 1644 — par sa modestie, sa sobriété, son amour de la retraite, sa générosité silencieuse envers les malades des hôpitaux.

Après avoir été affecté au service des impôts de l'Etat pontifical, il fut nommé gouverneur de Macerata, en 1644. Il est dès lors connu comme un personnage si éminent que le pape Innocent X le nomma cardinal-diacre, au titre des Saints-Côme-et-Damien, le 6 mars 1645. Cette rapide arrivée aux honneurs ne manqua pas de susciter de l'étonnement et le bruit courut qu'il avait de puissants protecteurs. Plus tard, une fois devenu pape, il démentira catégoriquement cette rumeur tendancieuse. De 1648 à 1651, il est chargé de régir la province de Ferrare, avec le titre de *légat*, équivalent à celui de gouverneur ou intendant — nous dirions aujourd'hui : *préfet*.

Il n'était toujours pas prêtre. A son élévation à la pourpre, il s'était fait ordonner diacre. Mais ayant été préconisé par le pape Innocent X, évêque de Novare, il reçut la prêtrise au palais archiépiscopal de Ferrare, le 20 novembre 1650, et deux mois plus tard, le 30 janvier 1651, il était con-

sacré évêque. A l'arrivée à Ferrare de son successeur, le cardinal Cybo, qui devait être plus tard son secrétaire d'Etat, il se rendit à Novare, en 1652, et s'appliqua à la direction de son diocèse avec un soin, un zèle, un succès que son immense charité ne fit qu'accentuer. Son modèle avoué en tout était saint Charles Borromée. Et il établit à Novare les statuts que ce saint avait implantés à Milan.

A la suite du Conclave qui élut Alexandre VII, en 1655, il fut gardé à Rome par le nouveau pape, comme cardinal de curie. Il résigna alors son évêché qui fut conféré à son frère un bénédictin, qui marcha sur ses traces. Comme cardinal de curie, Benoît Odescalchi fut exemplaire. On ne le voyait que dans les bureaux des Congrégations dont il faisait partie, dans les églises ou dans les hospices de charité. Il ne fut ni un diplomate, ni un intellectuel, mais un administrateur prudent, appliqué, ayant de la suite et de la volonté, homme d'expérience et surtout homme de prière.

Sa haute vertu explique pourquoi il fut élu pape, le 21 septembre 1676. Il devait régir l'Eglise jusqu'à sa mort, le 11 août 1689.

Nous parlerons dans un instant de ses trop longs démêlés avec la cour de France. Mais il faudrait se garder de croire que les divers conflits où il se trouva engagé contre Louis XIV furent les événements les plus importants de son pontificat. Pieux et sévère, se montrant peu, détestant toutes les manifestations extérieures, Innocent XI fut un pape énergique, personnel ne pensant qu'à sa tâche de chef souverain de l'Eglise. Il réforma le clergé romain, réorganisa les finances de l'Etat pontifical, jusque-là très endetté, interdit le népotisme, condamna le *laxisme* (1679) et le *quiétisme* de Molinos (1687). Il condamna aussi la fameuse *Déclaration du Clergé français* de 1682. En politique extérieure, il appuya de toutes ses forces l'alliance trop souvent chancelante entre l'Autriche et la Pologne, en vue de la guerre contre les Turcs toujours menaçants pour la civilisation chrétienne. Les victoires de Jean Sobieski en septembre 1683, de la Sainte Ligue en septembre 1686 devant Bude, et en septembre 1688 devant Belgrade, furent le couronnement de ses efforts.

Ce sont cependant ses démêlés avec la Cour de France qui furent sa plus rude épreuve.

II

Innocent XI et Louis XIV

Dans la « Causerie » du 5 janvier dernier, j'ai déjà donné un aperçu des rapports si tendus entre Innocent XI et Louis XIV, d'après un article de l'historien André Latreille, dans la nouvelle revue : *Cahiers d'Histoire*. C'est encore à M. Latreille que nous aurons recours, mais cette fois, l'article se trouve dans la *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* de juillet-décembre 1955, avec ce titre : « *Les Nonces apostoliques en France et l'Eglise gallicane sous Innocent XI* ». Tout ce qui va suivre est extrait de l'immense série *Nunziature di Francia*.

L'office d'un Nonce en France, à cette date, était devenu très important et très délicat. Les papes, dans leur souci bien légitime de promouvoir la réforme tridentine avaient constamment travaillé à l'extension de l'influence de leurs nonces. Ils n'étaient pas seulement des diplomates, représentant le Saint-Siège, mais aussi des agents chargés de veiller à la discipline ecclésiastique. Ils interviennent donc dans les nominations épiscopales, pour faire prendre des informations et pour recevoir le serment de fidélité des candidats. Ils font des enquêtes sur les couvents. Ils ont une sorte de délégation de la part du pape, pasteur universel de l'Eglise. Telle est du moins le point de vue des canonistes pontificaux. Mais ce point de vue est en opposition radicale avec celui des légistes nationaux et des clergés eux-mêmes. En France notamment, les parlementaires refusaient absolument au nonce cette sorte de juridiction supérieure. Ils ne voulaient voir en lui qu'un ambassadeur du pape au roi, mais non au royaume. Dans le clergé on était très susceptible sur ce chapitre, celui de l'indépendance entière de l'évêque dans son diocèse, dès qu'il a pris possession. La position d'un nonce en France était donc très difficile. On faisait, sans en avoir l'air, le vide autour de lui. Les rapports entre la Couronne et le Saint-Siège étaient corrects mais distants et méfiants. Mazarin avait donné le ton. Après lui, le jeune Louis XIV et son ministre de Lionne avaient adopté ses méthodes empreintes de raideur et de résistance. La paix dite « clémentine » fut de courte durée.

Quand Innocent XI fut appelé au pouvoir, le nonce à Paris était Mgr Pompeo Varese, prélat que sa correspondance fait voir sans initiative, sans personnalité. Il avait en face de lui deux hommes qui passaient pour conseiller le roi dans toutes les affaires religieuses, l'archevêque de Paris, du Harlay, et le confesseur du roi, le P. La Chaize. Le premier affectait de le tenir à l'écart, de ne voir en lui qu'un ambassadeur comme un autre, de lui refuser toute préséance et de ne lui rendre aucune visite. Quant au P. La Chaize, quand le nonce voulut connaître ses dispositions et obtenir son concours, il ne reçut de lui que des marques de politesse et de grandes attestations au sujet du zèle du roi contre les huguenots. Ce trait devait rester l'aspect dominant des relations entre Louis XIV et Innocent XI. Sans cesse, le roi fera valoir son application à combattre l'hérésie, application qui devait aboutir, on le sait, à la Révocation de l'Edit de Nantes. En revanche, il exige du pape toutes les concessions dans les questions débattues entre la France et Rome, c'est-à-dire dans l'affaire de la Régale d'abord, puis dans celle des fameux « Quatre Articles » du gallicanisme, en 1682. Quand le nonce mourut à Paris, en novembre 1678, l'archevêque manifesta la plus vive indignation de ce qu'il avait reçu les derniers sacrements d'un capucin de sa *famiglia* et non du curé de la paroisse (Saint-Sulpice). Il ordonna au curé d'aller faire la levée de corps et de procéder aux funérailles, à la paroisse, comme pour tout autre paroissien. A Rome, on trouva tout cela très indécent. Le pape réclama des excuses. Il n'en vint point. Pendant quatre ans, de décembre 1678 à avril 1683, Rome ne fut représentée que par un intérimaire, Jean-Baptiste Lauri. Et ce fut pendant cet intérim, que se déroula la phase d'extrême tension provoquée par l'affaire de la Ré-

gale. Pomponne, qui était bienveillant, avait été remplacé par Colbert de Croissy, qui se montra aussi hautain et désagréable que possible, envers le malheureux Lauri. Affectant de ne voir en lui qu'un chargé d'affaires, il lui « refusa la main droite », sous prétexte que le ministre ne la donnait qu'aux ambassadeurs en titre.

Lauri n'en exerce pas moins ses fonctions, comme il peut, et avec une véritable compétence, en ce qui concerne l'appréciation des sentiments français. Nous n'avons pas à raconter ici toutes les péripéties, parfois si dramatiques, de l'affaire de la Régale. Nous ne retiendrons que les jugements les plus remarquables de Lauri, au sujet des *Quatre articles.*

Le premier déclarait que le roi et en général tous les princes séculiers sont, en matière temporelle, entièrement indépendants de l'autorité de l'Eglise et que le pape n'a pas le pouvoir de les déposer. Et voici ce que dit à ce sujet Lauri :

« Quant aux quatre Propositions de l'Assemblée du clergé, je dirai qu'en ce qui concerne la première, je pense qu'on ne trouvera pas un Français, dans l'état actuel des choses, qui ne la tienne pour vraie. Toutefois, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il venait un roi hérétique, alors beaucoup de ceux-là même qui confessent maintenant cette opinion sur l'indépendance temporelle, commenceraient aussitôt à professer, avec beaucoup de constance, l'opinion contraire. Ainsi la proposition susdite de l'indépendance du temporel du Roi sera tenue pour vraie ou fausse dans ce royaume, selon les circonstances. »

Et cela, en vérité, est fort bien vu. Les Français d'alors, clergé et fidèles, voulaient avant tout être catholiques. Ils n'auraient pas supporté un roi hérétique. Lauri n'hésitera pas à dire à Croissy en personne qu'il y a eu dans le passé et qu'il y a encore « un nombre considérable de théologiens et de Pères français qui ont professé clairement l'infaillibilité pontificale. »

Or, le second des Quatre Articles déclarait que les décrets du Concile de Constance, au sujet de la supériorité du Concile sur le pape, n'étaient pas seulement des décrets de circonstance, mais qu'ils gardaient leur valeur inébranlable. Le troisième disait que toutes les objections élevées contre cette doctrine étaient sans fondement et que le pape ne pouvait exercer son pouvoir que selon les canons des Conciles et les usages de l'Eglise gallicane. Enfin, le quatrième, qui était encore plus important, soutenait que les décisions des papes, en ce qui concerne l'ensemble des Eglises, ne devenaient irréformables qu'en vertu de l'assentiment de l'Eglise entière.

Et voici le jugement de Lauri, sur ces trois points.

« Quant aux trois autres Propositions, qui traitent de l'infaillibilité pontificale et de la supériorité du pape sur le Concile, il y aura toujours des gens pour les défendre ou pour les combattre, beaucoup suivant en cela le mouvement de leur inspiration propre, et la plupart se souciant peu qu'une opinion l'emporte sur l'autre, adhèreront toujours à celle qui s'accommodera à leurs intérêts temporels ; et ils passeront de l'une à l'autre selon les vents qui souffleront. Il reste que si l'on enseigne, comme cela a lieu actuellement, dans les écoles, les opinions contraires à l'autorité du Saint-Siège, la jeunesse ira en se faisant, sur ce sujet, les pires opinions. »

En 1683, le Saint-Siège se décida à passer l'éponge sur le passé et à envoyer un nonce proprement dit, qui fut Mgr Ranuzzi, de 1683 à 1689.

Le nouveau nonce eut à combattre, comme ses prédécesseurs, l'influence déplorable de l'archevêque de Paris, du Harlay, homme de haute intelligence, mais d'ambition dévorante et de conduite privée peu édifiante. Et d'autre part, il n'eut pas plus de succès qu'eux auprès du P. La Chaize. Ce dernier, en effet, ne cessait de vanter le zèle du roi contre les huguenots et les jansénistes. Et il se permit même un jour de dire au nonce que « le pape était janséniste ».

Cette rumeur circulait en France, parce que, dans l'affaire de la Régale, le pape avait soutenu les deux évêques qui tenaient tête à Louis XIV et qui tous deux étaient accusés de jansénisme. Jusqu'à la mort du pape, la tension ne cessa de s'accroître, surtout après l'arrivée à Rome de l'ambassadeur de Lavardin, et le déclanchement de l'affaire du « Quartier », c'est-à-dire du droit de franchise et de refuge que l'ambassadeur persistait à vouloir exercer, non seulement dans sa résidence, mais *dans tout le quartier.*

Ce fut un grand bonheur toutefois, et pour la France et pour l'Eglise, que, de part et d'autre, en dépit des conflits les plus aigus, on fût au fond absolument résolu à ne jamais rompre. On voulait bien se quereller, mais tout risque de rupture se trouva constamment exclu. Un schisme du côté français était rendu impossible, à la fois par la « religion » de Sa Majesté, et par une sourde résistance de la conscience catholique du pays, par la sincère dévotion au Saint-Siège, par ce sens de l'unité nécessaire dont Bossuet s'était fait le porte-parole, dans son célèbre sermon de 1682, et par la renaissance religieuse qui avait marqué tout le siècle, dans notre pays.

III

Comment aboutit la cause d'Innocent XI

Après ce qui vient d'être dit, nous n'aurons pas de peine à répondre aux questions posées par Fernand Hayward, dans *Ecclesia* (de Paris, cette fois), d'octobre 1956, dans un article intitulé : « *Le pape Innocent XI sera sur les autels le 21 octobre* »[1] :

« Comment, peut-on se demander, l'héroïcité des vertus de ce serviteur de Dieu étant si bien établie et sa cause introduite à la Congrégation des Rites... a-t-elle pu demeurer en souffrance pendant plus de deux siècles ? »

En réalité, il s'est passé pour lui exactement ce qui s'était produit pour la cause de saint Robert Bellarmin et celle de saint Grégoire VII.

La cause d'Innocent XI avait été entamée peu après sa mort et elle avait fait de rapides progrès à Rome. Mais elle subit à deux reprises, et sous Clément XII et sous Benoît XIV, l'opposition irréductible de la France. On ne pardonnait pas à ce pontife d'avoir tenu tête à l'absolutisme royal. Il a fallu bien du temps pour lui rendre justice. Par deux fois, le Saint-Siège céda aux objections venues de France « pour le bien de la paix ».

[1] La béatification annoncée d'abord pour le 21 octobre a été célébrée le dimanche 7 octobre, comme il a été dit plus haut.

Mais les travaux des historiens récents, tant en France qu'à l'étranger, ont remis en honneur cette belle figure pontificale. Les historiens protestants eux-mêmes lui ont rendu hommage : Schröckh, dans son *Histoire de l'Eglise*, qui est de 1805, le nommait l'un des papes les plus « dignes ». Ranke, en 1885, disait que la papauté, avec lui, apparaît « dans son plus beau jour, comme médiatrice de la paix ». Hermelinck voit en lui un des meilleurs papes. Les nombreux et savants ouvrages de l'historien français Charles Gérin entre 1869 et 1894, ont mis au point les détails de ses longues luttes contre le depotisme du « Roi-Soleil ». Un dominicain français, le P. Joachim Berthier, qui fut l'un des fondateurs de l'Université catholique de Fribourg, entreprit d'exhumer la mémoire de ce grand pape, en publiant trois biographies contemporaines de son règne, dans lesquelles ses vertus étaient mises en un relief éclatant. Visiblement Innocent XI que l'on pouvait mettre tout près du rude Sixte-Quint pour l'énergie de ses mesures d'ordre dans l'Etat pontifical, devait être situé plus près encore du pape saint Pie V, pour la sainteté de sa vie.

C'est S. S. Pie XII qui a pris l'initiative, il y a 14 ans, d'ordonner la reprise de la cause, abandonnée depuis 1740. Les pièces du procès étaient prêtes depuis deux siècles ; la Congrégation des Rites n'eut qu'à en vérifier la validité. Au mois de novembre 1955, Pie XII pouvait proclamer ce qu'on nomme « l'héroïcité des vertus ». Bientôt, on s'attacha à l'examen des deux miracles opérés en 1690, un an après sa mort, par le grand pape. Les cardinaux de la Congrégation des Rites, appuyés sur le sentiment des consulteurs et du Collège des médecins, émirent un avis favorable, si bien que le pape n'eut plus qu'à prescrire de procéder à la béatification.

La cérémonie fut conduite par le préfet de la Congrégation des Rites, le cardinal Cicognani. Il donna l'ordre de lire la lettre apostolique, par laquelle le pape, qui se trouvait à Castelgandolfo, proclamait Innocent XI bienheureux. Aussitôt après, retentit le *Te Deum* et l'on entendit la voix du pape, portée sur les ondes de la radio, qui entonnait l'oraison nouvelle en l'honneur du héros de sainteté qui venait d'être reconnu. Enfin, le cardinal français, Tisserant, doyen du Sacré-Collège, célébra le saint sacrifice, sous forme de messe pontificale. Le soir, Pie XII vint au Vatican et, entouré de toute sa Cour, il descendit à Saint-Pierre pour vénérer le bienheureux. Plusieurs pèlerinages remplissaient la basilique. Les pèlerins de France étaient groupés autour du cardinal Grente, archevêque-évêque du Mans, ceux d'Autriche, autour de l'archevêque de Vienne. Il se trouvait là des délégations importantes de Côme, ville natale d'Innocent XI, de Ferrare et de Novare, où il exerça de hautes fonctions. Un descendant direct d'un frère du bienheureux, le prince Livio Odescalchi, assistait à cette glorification de son arrière-grand-oncle.

Le corps du bienheureux a été placé dans un précieux sarcophage, dont la paroi de cristal laisse voir le saint pontife. Il reposera sous l'autel de la chapelle de St-Sébastien, à Saint-Pierre, exactement en face de saint Pie X. Et c'est là que les pèlerins de Rome pourront désormais le vénérer.

IV

Construction d'un observatoire de radio-astronomie aux U. S. A.

Nous avons déjà parlé ici-même, à plusieurs reprises de la radio-astronomie. Cette technique nouvelle est en voie de prendre une grande extension. Elle vient ajouter ses méthodes et ses expériences aux études astronomiques. C'est en quelque sorte l'oreille qui vient se joindre à l'œil. On veut, en effet, saisir et analyser les émissions radiophoniques venant des astres, qu'ils soient proches ou lointains. Les lecteurs de *La Croix* ont pu lire, le 23 octobre 1956, un article signé J. C. Soum et qui avait pour titre : *Un petit village de Sologne devient la capitale de la radio-astronomie française.*

Ce village est en réalité un gros bourg de Sologne, au nord-ouest de Bourges, et à proximité de Vierzon. Ce bourg s'appelle Nançay. Il a été choisi, en raison de la solitude qui l'entoure et le protège. Il est, en effet, à l'écart des lignes à haute tension, des chemins de fer électrifiés et des centres industriels. L'entreprise est d'importance, puisque l'ensemble prévu doit coûter 320 millions. Le système comporte un total de 32 antennes portant chacune un miroir parabolique de 5 mètres de diamètre, et qui s'aligneront sur une longueur de 2 kilomètres, sur la bruyère rouge et parmi les bouleaux blancs. Le but à atteindre est « d'écouter le soleil et les étoiles obscures ». Par ce dernier terme, on entend les espaces interstellaires, dans lesquels se forment incessamment de nouvelles étoiles [2].

Jusqu'à présent, c'est en Angleterre que la radio-astronomie a atteint son plus grand développement. On y trouve à Jodrell Bank un radio-télescope de 250 pieds de diamètre, soit 76 m. 20. C'est comme un immense réservoir destiné à capter les ondes venant des espaces intersidéraux. Et voici que l'Amérique, où il n'y avait jusqu'ici que trois observatoires de cette nature, l'un à l'Université Harvard, le second au Laboratoire naval de Recherches, le troisième à l'Institut Carnegie, mais de dimensions relativement restreintes, se lance dans cette voie nouvelle. Dans *Scientific American* d'octobre 1956, Bart J. Bok intitule une étude à ce sujet : *Observatoire national de Radio*. On n'a pas voulu pour commencer faire du gigantesque. Le « plat » récepteur n'aura pas 250 pieds comme à Jodrell Bank, mais seulement 140 pieds, ce qui n'est déjà pas si mal : 42 m. 67 de diamètre. On a longuement cherché le site le plus favorable pour le construire. Comme chez nous, on a fui le voisinage des grands centres urbains et industriels, afin que les bruits de cette terre ne nuisent pas à l'audition des bruits venant du ciel. C'est la *Fondation nationale de Science* qui a pris l'initiative, mais elle a reçu des concours de l'Etat fédéral et de l'Etat local de Virginie. L'observatoire sera construit près du village de Green Bank, au comté de Pocahontas, en Virginie de l'ouest. Le Congrès a déjà consacré une somme de 4 millions de dollars — un milliard quatre cent millions de francs —

[2] Sur tout cela voir la chronique scientifique de René Sudre, dans *Revue des Deux-Mondes*, du 1er sept. 1956, sous le titre : *Ondes célestes.*

à l'achat du terrain et aux diverses constructions envisagées. Ainsi la découverte faite en 1931, par Karl G. Jansky, des Laboratoires de téléphones Bell, arrivera, à 25 ans de distance, à une réalisation de première importance.

Ce qui a donné un puissant essor à la technique nouvelle c'est la découverte accomplie, en 1951, par H. I. Ewen et E. M. Purcell, de l'Université Harvard, de la radiation émise, sur la longueur d'ondes de 21 centimètres, par l'hydrogène interstellaire dans les bras de la spirale et au centre de la Voie lactée. Depuis le milieu de 1952, l'Observatoire de Harvard se livrait à une exploration systématique des nuages d'hydrogène dans la Voie lactée. Depuis lors également l'Université de l'Ohio a construit ses premières grandes antennes pour recevoir les émissions nous arrivant de notre galaxie et des autres, et pour dresser des cartes du firmament d'après ces émissions. Il existe déjà 20 radio-astronomes aux U.S.A., et 20 étudiants en voie de formation. Mais le laboratoire nouveau fera sûrement faire de grands progrès à la science. Harvard n'avait qu'un appareil de 60 pieds de diamètre, et le Laboratoire naval, un de 50 pieds. Des constructions sont annoncées en plusieurs lieux, variant de 60 à 84 et 90 pieds, de récepteur paraboliques.

Le site de Green Bank, pour lé récepteur de 140 pieds se trouve dans une vallée haute de 800 à 900 mètres, protégée par un cirque de montagnes de 1500 mètres. Les astronomes pourront venir travailler là de toutes les parties de l'Amérique de l'est, notamment des Universités de Boston, New-York, Chicago, Toronto, Nouvelle-Orléans. On a calculé que les bruits venant des radio terrestres seront plus de mille fois moins forts qu'au *Laboratoire naval de Recherches*. La solitude du lieu est garantie encore par de vastes forêts.

Quels sont les objets probables d'études, à cet Observatoire ? Ils varieront évidemment beaucoup suivant les préoccupations de chaque spécialiste. Mais il est évident qu'on cherchera avant tout à identifier les nuages d'hydrogène interstellaire, car ce sont ces nuages — obscurs encore — qui forment, croit-on, les jeunes étoiles. On prendra donc ces dernières, pour ainsi dire, au berceau. Alors que nos télescopes ordinaires ne peuvent saisir que les points lumineux — étoiles et galaxies ou amas d'étoiles — la radio-astronomie servira à sonder les points obscurs, les régions qui séparent les bras de la spirale de notre Voie lactée, ou les galaxies elles-mêmes, par chercher à savoir s'il existe réellement des espaces vides entre ces dernières ou à l'intérieur de chacune d'elles. On a constaté que la radiation de 21 centimètres de longueur d'ondes passe sans être déformée à travers les nuages de poussière interstellaire. On peut donc explorer la présence de l'hydrogène, sur cette longueur, non seulement dans notre galaxie mais dans toutes les autres. On a vu, dans notre précédente Causerie, que l'on a pu constater la présence de l'hydrogène et le fracas de collisions de galaxies, dans la constellation du Cygne A, à une distance de 270 millions d'années-lumières. Mais ce n'est là qu'un commencement. De toutes parts, les radio-astronomes sont à l'œuvre. Les résultats obtenus déjà confirment et précisent ceux de la télescopie optique.

Beaucoup plus près de nous, la radio-astronomie va pouvoir explorer le Soleil et les planètes voisines de nous. Les taches solaires, les explosions solaires, dont dépendent en grande partie les variations de notre météorologie, seront étudiées avec soin. On a eu la satisfaction de saisir à la perfection les émissions radiotéléphoniques produites par des orages avec tonnerre dans la planète Jupiter et dans Vénus. Il semble qu'il s'agisse, dans les deux cas de gigantesques tempêtes électriques. On espère arriver à percevoir les échos de nos émissions de radar, non seulement de la Lune — ce qui est acquis depuis 10 ans — mais de Vénus, de Mars, de Jupiter.

« Tout compte fait, conclut l'article que nous analysons, il existe sûrement une ample justification scientifique pour la construction immédiate du radio-télescope de 140 pieds. Les savants de tout pays prévoient le jour où les premiers fruits de la recherche scientifique seront produits par ce nouvel instrument. »

V

Une nouvelle sensationelle en astronomie

C'est dans la même revue et le même numéro que je trouve l'information suivante, parmi les nouvelles scientifiques récentes, sous le titre *Biggest Red-Shift*, ce qui signifie : « *la plus forte déviation vers le rouge* ».

Nous avons dit déjà plusieurs fois, que l'un des moyens de mesurer la vitesse de fuite des galaxies, c'est la déviation de leur spectre lumineux. vers le rouge. Le principe, rappelons-le, est le suivant : un bruit ou une lumière provenant d'un élément mobile tend vers les ondes basses, en raison de sa fuite et de son éloignement. Ainsi le bruit causé par un train qui passe près de nous baisse *de ton*, et pas seulement de volume, en s'éloignant. Il en est de même de la lumière ; elle tend vers le rouge, c'est-à-dire les ondes plus longues et plus basses, à proportion de l'éloignement progressif. Les spécialistes ont fait des études serrées sur cet effet du *Red-Shift — Déviation rouge*. Si nos lecteurs veulent bien se reporter à la dernière Causerie, ils y verront que, jusqu'ici, l'on n'était parvenu à mesurer pour des galaxies lointaines qu'une vitesse de fuite de 60.800 années-lumière à la seconde. Et comme on croyait que cette vitesse aurait dû être plus forte vu la distance présumée de ces galaxies fuyantes, on en concluait à la théorie de *l'univers en expansion-rétraction*. Partant de là, on avait déjà calculé que le rythme total d'une expansion-rétraction de l'univers devait s'étaler sur 15 milliards d'années, après quoi tout recommencerait. Mais voici du nouveau sur cette question et du nouveau qui renverse tout l'échafaudage antérieur. Voici ce que nous apprend la Revue citée :

Une nouvelle mensuration de la déviation-rouge de la lumière, dans un groupe de galaxies dont la distance est évaluée à 1 milliard 800 millions d'années-lumière a été réalisée le mois dernier au Mont Palomar. Les résultats obtenus par William A. Baum, des Observatoires des monts Wilson et Palomar, diffèrent sensiblement de ceux qui avaient été obtenus par Milton L. Humason, et qui ont été présentés par Allan R. Sandage, dans le der-

nier numéro de *Scientific American* (résumé dans la dernière Causerie).

Humason avait établi ses calculs sur 18 galaxies, estimées distantes d'un milliard d'années-lumière. Il avait trouvé un peu plus de 60.000 km à la seconde, pour la vitesse de récession. Cela voulait dire que les étoiles, il y a un milliard d'années, s'éloignaient plus vite que maintenant ; donc, il y aurait eu *freinage*. De là, la théorie de l'univers en expansion-rétraction.

Mais Baum a fait ses récents calculs à l'aide d'un nouvel équipement photo - électrique — inventé en France par André Lallemand et Maurice Duchesne — installé sur le télescope de « 200-pouces » du Mont Palomar. Cet équipement a permis des observations bien plus précises. Explorant un groupe de galaxies, catalogué 1448, Baum a calculé qu'il devait se trouver à 1 milliard 800 millions d'années-lumières et que sa « déviation-rouge » correspondait à une vitesse de récession de 120.000 km-seconde, soit 40 % de la vitesse de la lumière. D'après lui, cette vitesse est exactement proportionnelle à la distance. *Il n'y aurait donc pas de rétraction :* l'univers se mouvait dans un espace euclidien à trois dimensions ; et cet espace ne serait pas sphérique. Baum estime que les observations ultérieures révéleront peut-être une faible courbure de l'espace, mais beaucoup moins importante que celle qu'on croyait exister, peut - être la courbure « d'une selle de cheval », c'est-à-dire ouverte sur l'indéfini !

Il faut désormais attendre de nouvelles expériences et suspendre son jugement. Il en est de l'astronomie comme de beaucoup d'autres sciences où les hypothèses ne cessent de se détruire les unes les autres pour le plus grand bien de la science qui, par là, va en se précisant.

Un point important que signale la même revue, aussitôt après la nouvelle qui précède, c'est que David S. Heeschen, de l'Observatoire-radio de Harvard a exploré récemment la présence de l'hydrogène dans le groupe de galaxies appelé *Chevelure de Bérénice*. Il estime que l'hydrogène forme environ un tiers ou même davantage de la masse totale du système. Il a aussi essayé de calculer la vitesse de fuite de la « Chevelure » et il est arrivé au chiffre de 7.000 km-seconde, par la radiation de 21 centimètres. Ce résultat est remarquablement concordant avec celui des astronomes optiques, selon lesquels la « déviation-rouge » du système en question indiquerait une vitesse de récession de 6.680 km-seconde. Cette concordance, avec un écart de seulement 5 %, est suffisante pour démontrer que les calculs basés sur la « déviation-rouge » sont fondés et peuvent être tenus pour exacts.

Et tout cela nous fait voir l'application que les radio-astronomes et les astronomes-optiques mettent à scruter les secrets de notre immense univers.

VI

Récentes conversions dans le clergé anglican

Nous avons signalé, en son temps (Causerie du 8 décembre 1955) qu'il s'était produit un certain nombre de conversions au catholicisme, au sein du clergé anglican. La revue des jésuites anglais *The Month* (septembre 1956), nous présente les récits personnels de sept d'entre eux, et en annonce trois autres plus développés. Passons rapidement en revue les sept qui nous sont offerts en premier lieu.

1° *James E. Tavernor.* — Depuis son enfance, dit-il, on lui avait appris que le Christ avait fondé une Eglise qu'il voulait « catholique ». Mais on lui enseignait aussi que cette Eglise avait l'une de ses expressions dans l'Eglise établie d'Angleterre. Il avait étudié l'histoire de la Réforme dans cet esprit. Les historiens anglicans avaient quelque réponse à toutes les objections. Il crut donc en toute bonne foi qu'il était un vrai prêtre de l'Eglise catholique et qu'il offrait la Messe en communion avec tous les catholiques du monde, y compris les catholiques romains et les vieux catholiques. Mais l'affaire de l'Eglise de l'Inde du sud — admettant à la communion anglicane des Eglises nettement hérétiques — remit pour lui tout en question. Il se demanda sur quoi reposait sa confiance d'être un vrai prêtre, comment la question des ordinations anglicanes avait été tranchée, du côté anglican, par qui, dans quel sens, et par quelle autorité. Et il comprit qu'il ne s'agissait évidemment pas de la même chose dans l'Eglise catholique romaine. Il en conclut qu'il fallait une autorité de décision, que cette autorité était celle du pape, en tant que successeur de Pierre. Il restait pourtant le plus difficile à faire, c'est-à-dire se séparer d'un passé très cher. Tous les convertis parlent ici le même langage :

> « Laisser les belles églises anciennes et leur site naturel au sein de chaque village, les Sociétés missionnaires que l'on soutenait, les fidèles qui auront un vrai chagrin de ce départ, et enfin et surtout aller vers un avenir incertain. »

Cette dernière difficulté fut merveilleusement aplanie, par le fait que l'épouse du ministre se convertit avec lui et qu'ils furent accueillis l'un et l'autre par l'Eglise catholique, comme dans une grande famille, très généreuse et très unie.

2° *Edouard Charles Rich.* — Elevé dans une profonde piété, par des parents appartenant au « strict évangélisme », il avait des instincts catholiques, en ce sens qu'il sentait que la vérité doit être le bien de tous. En se rapprochant de l'Eglise catholique, il eut conscience qu'il ne faisait qu'obéir à la logique de la foi héritée de ses parents. Il passa donc d'abord à l'anglicanisme, qui, de prime abord, satisfit à ses désirs. Il subit la forte et bienfaisante influence d'un anglican, qui devint ensuite chanoine de Cantorbéry, et qui avait connu lui-même à Cambridge des hommes tels que Lightfoot, Wescott et Hort. Ce fut l'étude de l'épître aux Ephésiens qui eut sur lui la plus profonde action, surtout par le dogme du Corps mystique. Il fit son premier sermon sur ce sujet. En creusant dans la suite ce dogme, il conçut des doutes sur l'anglicanisme. Une conférence de von Hügel, à Oxford, sur la vie surnaturelle, et qui faisait voir que cette vie, partout présente sans doute, se révélait *sous forme massive* au sein de l'Eglise catholique - romaine exerça sur lui une grande influence. Il se jeta donc dans la vie des saints. Ils étaient tous ou presque tous des catholiques-romains. Enfin, il écrivit (en anglais) un livre inti-

tulé : *L'autorité spirituelle dans l'Eglise d'Angleterre.* Il y arrivait à cette conclusion que Newman avait eu raison, dans son analyse du *Développement de la Doctrine chrétienne.* Mais ce développement n'est possible que grâce à l'infaillibilité de l'Eglise. L'unique problème dès lors était celui-ci : où se trouve cette autorité infaillible ? C'est en répondant à cette question, qu'il se convertit à l'Eglise romaine.

3° *L'honorable P. J. Hepburne-Scott.* — « Ce n'est pas, dit-il, par quelque dégoût ou désappointement de l'Eglise d'Angleterre que je l'ai quittée. En tant qu'institution humaine, je l'admire toujours, et j'ai le respect le plus profond pour ses communautés religieuses, ses missions d'outre-mer, ses ministres dévoués avec leurs épouses. Mai j'ai cessé de croire qu'elle soit l'Eglise catholique de Dieu. »

Durant plus de vingt ans, il fut « papaliste », en ce sens qu'il admettait que l'Eglise de Rome est la véritable Eglise, mais qu'en dépit des apparences l'Eglise anglicane en fait partie. Les arguments de Spencer Jones, tendant à démontrer la continuité de cette appartenance, sous prétexte que le schisme avait été *imposé* par le pouvoir civil, mais *non accepté* par l'Eglise anglicane, lui paraissaient décisifs. Il travaillait donc à la réunion des Eglises de son mieux. Mais peu à peu, sa position lui parut douteuse : 1° au point de vue historique, il était faux que le pouvoir civil eût tout fait pour amener le schisme, et l'Eglise anglaise, rien ; — 2° au point de vue théologique, le fait de la division de l'Eglise en branches distinctes était inadmissible ; — 3° au point de vue du simple bon sens, on ne pouvait soutenir que les papalistes faisaient partie de l'Eglise romaine, la seule véritable. Convaincu que l'Eglise anglicane était séparée de la véritable Eglise depuis 1559, il fut retenu encore par la conviction qu'il avait de la validité des Ordinations anglicanes, qu'il lui coûtait de renier, même implicitement. Finalement, il pensa que l'Eglise romaine en savait plus long que lui sur ce point particulier. Cela lui demanda 5 ans de réflexion. Alors le brouillard se dissipa et il vit le port tout près de lui.

4° *Hugh Ross Williamson.* — Il a gardé la plus grande estime et affection pour ses amis anglicans et regrette de ne pouvoir leur dire que ceci : « Il faut avoir expérimenté ce que j'éprouve, pour le comprendre ! Ce que je rêvais : une famille spirituelle, je l'ai trouvé. Ce qui n'était qu'un concept, je l'ai rencontré. Assister à la messe, prier avec le prêtre, prendre part au sacrifice avec tout le Corps mystique, est chose merveilleuse ! Le « don de la foi » est au-dessus de tout raisonnement et de toute conviction... L'essentiel pour l'Unité tant désirée apparaît comme le fruit de beaucoup plus de prière et de beaucoup moins de discussions ou même de rencontres et d'explications. L'Eglise *est,* voilà tout ! »

5° *S. H. H. Johnson.* — Ce ministre étant paralysé, c'est sa femme, également convertie, qui raconte leur commune histoire. Il fut enfant de chœur à Birmingham, puis élève à l'école évangélique de Cheltenham. Il lut les livres du Rév. H. Benson, qui l'amenèrent aux portes de l'Eglise catholique. Mais il croyait que l'Eglise anglicane avait, elle aussi, sa mission, parallèlement à l'Eglise romaine. Il connut alors une longue période de doute et d'indécision. En 1928, il était diacre anglican, lorsqu'il tomba sur l'*Histoire d'une âme,* qu'il lut à une infirme, et qui lui donna une grande dévotion à la « Petite Fleur », *Thérèse de Lisieux.*

De 1929, date de son ordination anglicane, comme prêtre, à 1932, il fait du ministère à Londres, mais il est tourmenté, fait des retraites, réfléchit, mais revient toujours autour du principe d'autorité, c'est-à-dire vers Rome. Tombé malade, il est soigné par une infirmière — celle-là même qui écrit ceci — qui était alors presbytérienne écossaise, mais passa à l'anglicanisme et devint sa femme. Ils eurent cinq enfants et leur enseignèrent la dévotion à Marie, avant tout, et aussi à la « Petite Fleur ». Il dirigea successivement trois paroisses anglicanes. Mais son esprit se tournait sans cesse vers Rome. En 1944, une rechute dans sa maladie, une paralysie du côté droit l'obligea à abandonner le ministère. Durant l'année mariale de 1954, une aimable bienfaitrice leur permit de venir à Lourdes :

« Nous priâmes Notre-Dame de nous éclairer sur la route à suivre, de nous montrer ce que nous devions faire, en dépit de notre triste situation financière, et nous revînmes chez nous armés de pied en cap, avec l'espoir que nos enfants nous suivraient volontiers avec le temps. Ensemble, nous disions le Rosaire chaque jour... »

Le mari célébrait quotidiennement alors, et surtout à l'autel du Curé d'Ars, dans son église anglicane de Walsingham. Le saint Curé les protégeait visiblement. Après avoir lu le livre de Fr. Oca, sur Fatima, l'épouse conçut une grande dévotion au Cœur Immaculé de Marie, et, le 22 août 1955, prit la résolution de communier chaque jour, mais toujours dans l'Eglise anglicane. Le 21 novembre, au jour de la Présentation de Marie, la lumière se fit soudain dans son esprit. Dieu agissait en elle par Notre-Dame et par le saint Curé d'Ars. Quand son mari revint, après sa messe à laquelle elle venait d'assister et de communier, elle lui dit soudain : « Voulez-vous passer encore un Avent dans l'Eglise d'Angleterre ? » — « Non, pourquoi donc ? » — « Parce que je voudrais la quitter immédiatement — aujourd'hui même ! »

Il acquiesça et ne perdit pas de temps. Ils firent des adieux à leurs amis et prirent contact avec le prêtre catholique. Quatre membres de leur famille se joignirent à eux. Il y eut ainsi en tout six conversions, quatre à la Vigile de Noël, et deux autres, à Pâques 1956.

« Nous nous offrons nous-mêmes à Dieu, pour ces longues années d'hésitations, qui, après tout, ne sont rien pour Lui. La route vers Lui est devenue aisée, et elle devient chaque jour plus merveilleuse par Notre-Dame. Nous puisons force et joie dans la Petite Fleur et dans beaucoup d'autres saints qu'il serait trop long de nommer, mais surtout dans nos martyrs anglais, qui affrontèrent la mort plutôt que de renier la Foi ! »

6° *Walton Hannah.* — Très curieuse réflexion de sa part, avant tout :

« Un grand nombre de ministres anglicans, d'après ma propre expérience se sentent en un léger complexe

d'infériorité, quand ils rencontrent des prêtres catholiques, parce qu'ils ont un inévitable soupçon qu'ils sont en présence de la « réalité » à laquelle eux-mêmes ne participent que d'une manière imparfaite. Un malaise analogue apparaît souvent quand ils visitent une église catholique. »

Lui-même, il avait éprouvé cela, tout jeune, dans l'Ohio, en visitant, dans un quartier nègre la misérable petite église catholique du lieu. En dépit de la différence entre cette pauvre église et les riches sanctuaires protestants du voisinage, il eut l'impression qu'il était en face de « l'article authentique » ! *Genuine article !* Mais ce n'était qu'une impression. Comme elle revenait de temps à autre, il résolut de chercher si cette impression avait ou non une base rationnelle. La réponse devint peu à peu plus claire. Le Christ a parlé avec autorité. Il a fondé une Eglise, sur ce principe : « Qui vous écoute, m'écoute. » Et encore : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du monde. » L'Eglise, Corps du Christ, possède donc l'autorité du Christ et doit parler avec autorité. L'histoire prouve qu'elle l'a fait, contre les hérésies, tout au long des âges. Quelle différence avec l'enseignement vague, flottant, incertain, et les diversités de croyances de l'Eglise anglicane d'aujourd'hui ! Sans doute, elle se réfère aux Pères, aux Conciles, mais son autorité est dans le passé et non dans le présent. La réunion à l'Eglise anglicane de l'Eglise du sud de l'Inde prouve bien que ses décisions sont empiriques et pragmatiques, nullement conformes à l'usage de l'ancienne Eglise. Obsédée par la question de la validité du ministère, l'Eglise d'Angleterre est beaucoup moins occupée de la question de la validité d'une Eglise.

« Telles furent les raisons principales qui me conduisirent à me faire catholique... Mais il y a surtout ceci : « *Salvum me fecit, quoniam voluit me.* Telle est du moins mon expérience de l'Eglise catholique, depuis que j'y suis entré, il y a 9 mois — 9 mois durant lesquels je ne l'ai pas étudiée seulement du dehors, mais du dedans, et dans son centre même au collège Bède à Rome. La conviction d'avoir trouvé la réalité au lieu des apparences, la lumière au lieu des ombres, la vérité au lieu des incertitudes, est en train de grandir chaque jour en moi et chaque jour j'en rends grâces à Dieu. »

7° *R. E. D. Johnson.* — Il semble à un catholique que le pas à faire par un anglican pour venir à la véritable Eglise est chose qui va de soi. En réalité, c'est un pas difficile, en raison des liens qu'il faut rompre et il y faut de puissantes convictions. Il y a un siècle, le mouvement d'Oxford fut déclenché par la condamnation du *Tract 90*, par la publication de l' « *Idéal* » de Ward, par la question de l'évêché de Jérusalem et le Jugement Gorham. « Pour nous, ce fut l'affaire du Sud-Indien », déclare le Rév. Johnson. Durant des années, il avait, comme beaucoup d'autres, vécu dans l'anglicanisme, mais avec la hantise des « Tractariens ». Il souffrait de voir l'anglicanisme vivre de « compromis », pour rester uni à des sectes notoirement protestantes. L'inauguration de l'Eglise de l'Inde du sud, qui englobait divers types de ministres reconnus comme égaux, et avec laquelle plusieurs diocèses anglicans acceptèrent d'être en communion posa pour bien des ministres anglicans un problème angoissant. En bref, il est certain que « l'Eglise anglicane a accordé la communion laïque aux Eglises du Sud-Indien, et reconnu la validité de leurs ordinations à l'avenir — bien qu'il y ait de très forts arguments théologiques contre ces ordinations ». On ne peut donc plus admettre le caractère catholique de l'Eglise d'Angleterre. On ne peut plus croire que Cantorbéry fera un jour ou l'autre retour à Rome, puisqu'on y admet la communion avec l'Eglise du sud de l'Inde.

« Que devions-nous faire ? demande D. Johnson. Redevenir des « Anglicans centraux », c'était impossible. Nous cacher la tête dans le sable, non moins impossible. Nous confiner dans notre ministère en redisant « *cujus regio, ejus religio* », c'était une solution périmée. Nous ne pouvions plus que reprendre le « mouvement d'Oxford » où Pusey l'avait laissé, et suivre l'exemple de Newman, de Ward, de Manning et de tant d'autres ! »

Nous comptons bien donner la suite de ces confessions d'un si passionnant intérêt, à mesure que *The Month* nous en fournira d'autres.

VII

Le Secret du Roi

L'article que nous allons analyser et qui porte le titre qu'on vient de lire est signé de P. Gaxotte et il a paru dans *La Revue des deux-mondes* du 15 octobre 1956. Il prend place dans la campagne suivie et efficace des historiens les plus récents en faveur de Louis XV.

Il n'est plus permis de le représenter comme « un roi paresseux, ennuyé, indifférent, livré à des favorites avides, hanté d'idées macabres » ; image à laisser aux feuilletonistes. Il est sûr que Louis XV eut une politique arrêtée, intelligente et de haute portée. Mais cette politique ne fut pas toujours celle de ses ministres. D'où *le secret du Roi.* Deux jeunes archivistes, MM. Didier Ozanam et Michel Antoine viennent d'en réunir les textes les plus probants.

Déjà le duc de Broglie, en 1878, avait publié un important ouvrage intitulé *Le Secret du Roi, Correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques.* Mais cet ouvrage axé sur les papiers d'un grand-oncle du duc était incomplet et un peu apologétique. La publication récente nous apporte au moins 380 pièces inédites sur un total de 461. Il en résulte ceci : Louis XV fut probablement, de tous nos rois, celui qui écrivit le plus, qui lut et annota le plus de rapports. Louis XIV n'avait pas travaillé — et beaucoup certes — qu'en son conseil. Louis XV travaillait dans son bureau personnel, en silence et dans le secret.

Quel fut le personnel du « Secret » ? A Paris, comme chefs et ministres non déclarés : le prince de Conti, le comte de Broglie, assistés de quelques agents — au dehors, les ambassadeurs ou ministres à Varsovie, Constantinople, Saint-Pétersbourg et Stockholm.

Mais pourquoi ce Secret ? Ce ne fut pas de gaieté de cœur que le roi s'y engagea. En 1744 encore il s'y refusait. Car il était timide et n'osait affronter les oppositions ouvertes de son conseil. Plus intelligent cependant que la plupart d'entre ses ministres, il voulut corriger en secret ce qui

lui paraissait défectueux dans la diplomatie ouverte. Il fut amené ainsi à pratiquer ostensiblement une politique d'amitié envers la Russie et l'Autriche, dont il avait besoin pour contenir les ambitions envahissantes de la Prusse de Frédéric II. Mais il le fit en secret, car il travaillait à défendre l'infortunée Pologne — elle l'est toujours — des convoitises de la Russie et de l'Autriche.

Le *Secret* avait donc comme objectif essentiel de protéger la Pologne. Mais il échoua sur toute la ligne. Pourquoi ? Parce qu'une diplomatie secrète se déploie malaisément, parce qu'elle est sujette à être trahie, découverte et ses agents « brûlés ». Enfin, parce que le roi ne pouvait appuyer ses démarches que sur sa propre cassette, ce qui veut dire qu'il ne disposait que de sommes insuffisantes pour venir en aide à la Pologne.

Mais P. Gaxotte estime que ces explications sont insuffisantes. Ce qu'il y eut de plus grave c'est que « Choiseul eut le tort immense de gaspiller dans l'affaire des jésuites le prestige et les efforts de la diplomatie française ». C'était là, de la part d'un grand homme d'Etat une entreprise aussi enfantine et aussi néfaste que la lutte de Combes contre les Congrégations. En quoi les grands intérêts de la France étaient-ils menacés par la Compagnie de Jésus ? A peu près autant que les grands intérêts de la France, au temps de Combes, par les religieux et religieuses de France ! Pendant que Choiseul s'hypnotisait dans cette bagarre contre les jésuites, faisait fermer des collèges, insistait auprès des cours bourboniennes pour qu'on imitât sa politique partout où il se pouvait, au point que les jésuites ne purent trouver de refuge qu'en Prusse et en Russie — en pays hérétique ou schismatique ! — Choiseul se désintéressait de l'Orient, jusqu'à laisser les principales ambassades sans titulaires !

Il faut dire cependant à sa décharge qu'il n'était pas possible de sauver la Pologne sans les Polonais. Or, la constitution d'alors, en ce pays, organisait l'anarchie et la division.

« Un roi électif à peu près sans pouvoir ; une diète que le veto d'un seul membre paralysait si totalement qu'en un siècle, sur 55 diètes, 7 seulement purent aboutir ; une armée inexistante ; des factions dressées les unes contre les autres ; des rivalités tenaces qui empêchaient l'entente entre les grandes familles ; l'habitude funeste des rassemblements et des soulèvements. »

Que faire en face d'un tel imbroglio ? Louis XV voulait bien encourager, conseiller, et même envoyer ce qu'il pouvait de subsides personnels, mais à tout prix — comme de nos jours et sous nos yeux, font les nations accidentales — il voulait éviter la guerre.

En terminant, P. Gaxotte cite ces lignes de J. Bainville, écrites en 1921, et qu'il est bon de méditer dans les conjonctures actuelles :

« Du moment qu'il existe une Pologne, elle doit être notre alliée. Il le faut. C'est dans l'ordre. Seulement, il faut bien savoir que l'alliance polonaise n'est pas nouvelle dans notre histoire. C'est le type de l'alliance que l'on soutient à bras tendus. C'est ensuite le type de l'alliance qui complique fatalement notre politique extérieure. Nos diplomates feront bien de relire le *Secret du Roi.* »

VIII

La reine Victoria et lord Melbourne

Sous le titre : *Jeune souveraine et vieux ministre*, c'est David Cecil (traduit de l'anglais par Fr. de Bernardy), qui nous parle dans *La Revue des deux-mondes* des 15 septembre et 1er octobre, d'une sorte d'idylle politique, dont fut marqué le début du règne de Victoria.

Le roi Guillaume IV était mort le 20 juin 1837. Le premier ministre d'alors était lord Melbourne, depuis deux ans, un homme « distingué » certes, au point de vue mondain, plein d'expérience et d'esprit, mais sceptique, nonchalant, raffiné, aimant les femmes et les lettres.

Comme c'était son devoir, lord Melbourne vint immédiatement au palais de Kensington saluer l'héritière du trône, la jeune Victoria, nièce du roi défunt.

« Introduit dans une pièce de dimensions médiocres, il se trouva en face d'une petite personne aux joues rondes et aux yeux bleus, vêtue d'une robe de grand deuil fort simple et qui, d'un air à la fois enfantin et royal, lui tendit sa main à baiser. »

Née en 1819, Victoria avait 18 ans. Elle était à la fois ingénue et toute pénétrée de son rang et de sa dignité, sans expérience mais non sans volonté. Elle se révélerait peu à peu comme une reine très appliquée à son rôle, très exigeante sur l'étiquette, très résolue à se faire respecter et autant que le régime anglais le permettait, à se faire obéir. Sans entrer ici dans tous les détails du récit qui nous est présenté et qui est plein de finesse et de charme, disons simplement qu'il se noua entre la jeune reine et son premier ministre une sorte d'affection allant de sa part jusqu'à un culte véritable, et de la part du ministre jusqu'à un sentiment de paternité spirituelle. Comme elle ne savait rien, en fait de politique, il fallait tout lui apprendre. Melbourne s'éprit de tendresse pour sa jeune souveraine. Il se plia à tous ses désirs, à toutes ses exigences. Il lui rendait visite au moins deux fois par jour. Et comme cela ne suffisait pas encore, ils s'écrivaient beaucoup, souvent à trois reprises au cours de la journée. Il dînait avec elle au moins trois ou quatre fois par semaine. Après le dîner, elle ne parlait guère qu'avec lui. Avec une discipline personnelle remarquable, elle notait chaque soir dans son *Journal* les événements de la journée et cela, d'ordinaire, se résumait dans les propos qu'elle avait retenus de la bouche de Melbourne.

« Dans l'ensemble, on peut compter que, au cours des premières années du règne, Melbourne passa quatre à cinq heures chaque jour à parler ou à écrire à sa royale maîtresse. »

Or, ce qui, au début, n'avait été qu'une obligation de fait devint très vite, de part et d'autre, un intense plaisir. Victoria, sans s'en rendre compte, cherchait d'instinct un homme capable de la guider ; elle le cherchait, à la fois par nécessité et par son extrême féminité. Elle eut tout de suite un penchant très marqué pour Melbourne, un penchant filial, un penchant purement sentimental et nullement sensuel, mais très puissant et très suivi. Elle ne pouvait plus se passer de lui et attendait tout de lui.

Quant à Melbourne, il se laissa aller à son plus profond instinct en se dévouant tout entier à la jeune reine. Ayant 40 ans de plus qu'elle, il ne pouvait éprouver autre chose qu'un sentiment qu'on peut assimiler à celui d'un maître envers un disciple confiant et docile, et à celui d'un directeur d'âme envers une fille spirituelle. Il était sage et bon, extrêmement beau, passé maître dans l'art de plaire, surtout aux femmes, et l'un des plus brillants causeurs de l'Europe. Sans le moindre effort et en toute sincérité, il sut cacher à la jeune reine les aspects moins intéressants et moins nobles de son caractère, son scepticisme universel, son cynisme intermittent, ses liaisons peu morales dans un passé récent. Il aima vraiment la jeune reine, car elle était, en sa naïveté, délicieuse de simplicité, capable d'enthousiasme, de bonne volonté, de calme et de résolution.

« Melbourne, dit notre auteur, était homme à savourer ce charme. La reine l'amusa, le toucha, éveilla son admiration et conquit son cœur. Ses sentiments pour elle ne furent pas aussi délirants ni aussi effrénés que ceux de la reine pour lui, mais ils furent plus profonds. Né avec un grand besoin d'affection, il n'avait pu le satisfaire au cours de sa vie, maintenant il s'y abandonnait entièrement. A la fois sa reine, sa fille et le dernier amour de sa vie, Victoria inspira à Melbourne un sentiment plus tendre sinon plus passionné qu'aucun de ceux qu'il eût jamais ressentis.

Cette intimité était trop inhabituelle pour ne pas susciter de commentaires. Mais ils étaient en général sympathiques. On en plaisantait, mais sans méchanceté :

« J'espère que vous avez été diverti par le bruit que lord Melbourne épouserait la reine, écrit lady Grey à Creevey. Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient. »

En fait, il ne fut jamais question de rien de tel mais cette affection de la reine et pour la reine fut réellement l'apogée de la carrière de Melbourne.

Parmi les notations de son *Journal*, Victoria en a introduites au sujet de la religion. Nous nous bornerons à celles-là. On y verra la grande naïveté de la reine, en matière religieuse.

« Je fis remarquer à lord Melbourne, écrit-elle, qu'il n'y avait pas beaucoup de bons prédicateurs. Il fut de cet avis et il ajouta : « Mais ils ne sont pas bons à grand-chose », *ce qui est très vrai !* »

On a compris que ces derniers mots sont une approbation de Victoria à ce que vient de dire lord Melbourne. Il ne lui donnait donc pas une haute idée de la valeur des prédicateurs et, sans doute aussi, des prédications. Une autre fois, elle lui demande si elle doit aller à l'église deux fois le dimanche. Et il répond que ce n'était pas nécessaire.

« George III, dit-il, n'y allait pas deux fois, bien qu'il fût très religieux, et il n'approuvait pas du tout ces idées puritaines ; c'est à lui qu'il faut se référer pour ce genre de questions. »

Un jour que la conversation portait sur les Irvingiens, secte d'illuminés qui prétendaient s'appuyer sur une inspiration divine, lord Melbourne remarqua :

« Les gens devraient être très sûrs, quand ils ont de telles révélations, *de qui* elles viennent au juste ! »

A mesure que la confiance grandissait dans le cœur de Victoria, elle en vint à traiter son mentor comme un véritable directeur d'âme. Un jour, elle lui dit combien elle trouvait troublantes les complexités des dogmes religieux. Elle demandait donc si cela avait une véritable importance. Elle craignait, disait-elle de s'y embourber et préférait éviter de telles questions. Melbourne fut de son avis :

« Il vaut mieux, dit-il, croire ce que disent les Ecritures, sans trop réfléchir à la nature du Christ. *Car ce n'est pas très compréhensible ; la Trinité n'est pas compréhensible.* »

Et la reine entièrement soulagée note dans son Journal :

« C'est tout à fait ce que j'éprouvais... Le jugement de lord M. est *si droit, si juste, si éclairé !* »

A vrai dire, lord Melbourne n'était pas un croyant bien assuré. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il ne montra jamais le moindre désir d'affaiblir la foi de sa royale élève.

« Au contraire, poursuit notre article, il lui dit qu'une bonne chrétienne ne devait pas s'appesantir sur d'insolubles problèmes. Comment concilier, par exemple, l'existence du mal avec l'idée d'un Dieu bon et tout-puissant. Melbourne n'était plus du tout le jeune et brillant iconoclaste qui avait pris un plaisir diabolique à miner les croyances de sa femme, pendant les premières années de leur vie conjugale »[3].

Il semble bien que l'affection qu'il portait à la reine ait fini par réveiller en lui-même le sentiment religieux qu'aucun doute n'avait réussi à extirper de son cœur. Il rappela à la jeune reine qu'elle devrait communier avant son couronnement. Il lui lut lui-même, dans la Bible, les pages où le jeune Salomon demandait l'aide de Dieu pour son règne. Victoria en fut profondément émue et comme elle faisait part au ministre de son effroi en face de ses responsabilités, et lui disait qu'elle se jugeait impropre à sa mission :

« Ne le croyez pas, dit-il aussitôt d'un ton rassurant. Faites de votre mieux et abandonnez-vous à la Providence... Cela ne marche jamais quand les gens pensent trop à ce qu'ils doivent faire et à ce qu'ils font... »

Finalement, comme Melbourne se trouvait en difficulté au Parlement, Victoria ne put supporter qu'il donnât sa démission. Ses pleurs obligèrent le ministre, en 1839, à reprendre le pouvoir, qu'il garda jusqu'en 1841. Il devait mourir en 1848. La reine d'abord très hostile à son successeur, Robert Peel, qui lui semblait raide, distant, peu aimable, comprit cependant bien vite que son pouvoir n'avait pas de meilleur appui.

[3] Rappelons, pour nos lecteurs, la destinée étrange de cette femme. Elle se nommait Caroline Ponsonby et faisait des lettres. Elle était devenue lady Lamb, par son mariage, en 1805, avec William Lamb, le futur lord Melbourne. Mais elle avait eu avec le célèbre écrivain lord Byron une liaison orageuse et scandaleuse. Puis elle avait rompu avec lui d'une manière éclatante et avait continué d'écrire des livres. Mais n'ayant pu oublier Byron, elle était morte de langueur trois ans après lui en 1828. Naturellement, la jeune Victoria, informée de ses démêlés avec son mari, mettait tous les torts sur elle et déclarait qu'elle ne pouvait lui pardonner d'avoir fait de la peine à un homme tel que lord Melbourne.

IX

L'Eglise russe sous Staline

La revue *Irenikon*, dans son N° du troisième trimestre de 1956, nous donne, sous la signature Wassily Alexeev, une étude fortement documentée avec le titre suivant : « *L'Eglise orthodoxe russe sous l'occupation allemande* ». Mais l'article tient plus qu'il n'annonce et comme il est très important et très précis, nous le diviserons en trois parties : *L'Eglise russe avant l'agression allemande, — l'Eglise russe sous l'occupation, — les Répercussions de la guerre sur l'Eglise russe.*

Dès le début de son exposé, l'auteur exprime une opinion qui est à retenir :

> « Pour notre part, dit-il, nous sommes profondément convaincu que seule l'occupation de l'U.R.S.S. par les Allemands est capable d'expliquer le changement de tactique des autorités communistes au point de vue religieux. »

Pour démontrer qu'il en est ainsi, il suffit de considérer l'état dans lequel était plongée l'Eglise russe tout au début de la seconde Guerre mondiale. Avant que la Russie ne s'empare de la Pologne, en 1939, ou du moins d'une partie de ce pays, l'Eglise russe était réduite à une situation épouvantable. Le nombre des églises y était tombé de 46.000 à environ 3.000, soit 6 % d'avant 1917. Le nombre des prêtres avait passé de 51.000 à environ 4.000, celui des évêques, de 130 à 4, celui des monastères de plus de 1000 à une trentaine.

Une propagande acharnée était faite dans tout le pays contre Dieu et la religion. La jeunesse surtout était visée et on travaillait à détruire chez les jeunes toute idée religieuse. Il n'y avait plus alors en Russie ni diocèse, ni institut de théologie organisés. Et pourtant, dès 1927, le métropolite Serge Stragorodski avait pris soin de proclamer que tout en restant orthodoxes, les chrétiens de Russie entendaient « reconnaître l'Union soviétique comme leur patrie civile ». Et il avait précisé :

> « Ses joies et ses succès sont nos joies et nos succès, ses échecs, nos échecs. Tous les coups dirigés contre l'Union soviétique, guerre, boycottage ou tout autre calamité publique ou simple assassinat, comme celui de Varsovie, sont autant de coups portés contre nous-mêmes. Tout en demeurant des Orthodoxes, nous nous souvenons de notre devoir d'être des citoyens de l'Union soviétique, « non seulement par crainte, mais aussi par devoir de conscience. »

L'Etat russe n'était donc poussé à sa politique antireligieuse que par sa haine de toute religion. Même après avoir arraché à ce faible métropolite Serge la déclaration ci-dessus résumée, il poursuivit son dessein de lente asphyxie à l'égard de l'Eglise. Une seule crainte ralentissait l'application de ce dessein, c'est l'existence certaine mais incontrôlable d'une « église des Catacombes ». Les croyants russes cachaient leur foi et leur pratique, dans l'ombre de la clandestinité. Des documents irréfutables établissent qu'il existait en Russie, sous Staline, une vie religieuse secrète très active — prêtres et moines secrets, lieux de culte, offices, baptêmes, confessions, communions, mariages, études théologiques secrètes, recel de Bibles, d'ornements liturgiques, d'icones, de livres de prières, rapports secrets entre paroisses, évêchés et administration patriarcale, etc.

Les choses en étaient là quand la Russie prit possession, à la suite de sa connivence avec l'Allemagne, d'une partie de la Pologne poignardée, par elle, dans le dos en septembre 1939. Sa part dans le butin odieusement conquis fut de 4 millions de nouveaux citoyens orthodoxes, 1.200 paroisses, un séminaire, quatre évêques. Le gouvernement Staline comprit qu'il serait dangereux de soumettre cette population au régime antireligieux qui sévissait dans toute la Russie. Il calcula qu'il valait mieux soumettre ce pays au patriarcat de Moscou, entièrement domestiqué par l'Etat. Il arriva cette chose extraordinaire, que dans un pays qui possédait 4 évêques, pour 4 millions d'habitants, Moscou en envoya deux autres, sur les 4 qui restaient en fonctions dans l'immense Russie. Cependant, dès le 29 octobre 1939, un mois après l'occupation, les biens d'Eglise en Pologne furent nationalisés, l'unique séminaire existant fut fermé, les prêtres furent soumis aux mêmes contributions écrasantes qu'en Russie. La persécution sévit jusqu'à la déclaration de guerre allemande, en juin 1941. 53 prêtres furent arrêtés, dont 10 furent remis en liberté. De 37 autres on resta sans nouvelles. Le nombre des moines au monastère de Pocaev tomba de 300 à 80, l'enseignement religieux fut partout aboli. L'Association des athées militants commença son action dans le pays. Tout de même, en 1941, en Russie, Pologne et pays baltes compris, il y avait 4.225 églises ouvertes, 5.665 prêtres en exercices, 3.100 diacres, 28 évêques, 38 monastères. Le patriarcat de Moscou cependant avait gagné ceci : on avait besoin de lui, on le garda. Mais l'Eglise orthodoxe n'y gagna rien, en fait, ni une construction d'église, ni une ordination, officiellement du moins. L'Eglise restait aux Catacombes.

X

L'Eglise russe sous l'occupation allemande

En juin 1941, Hitler se jette sur la Russie. Nous n'allons certes pas faire du dictateur allemand un bienfaiteur de la religion. A vrai dire, il aurait eu un rôle immense à jouer en Russie, s'il avait su s'y présenter en libérateur religieux et civil. Mais ses idées, ses ambitions, sa nullité politique s'opposaient à une telle largeur de vues. C'était un dément obnubilé par la mégalomanie. Les documents que l'on possède sur ses intentions, en Pologne et Russie occupées, au point de vue religieux, se ramènent à cette conception :

> « Notre politique doit être, dans les grands espaces russes, d'encourager toutes les formes de dissensions religieuses et de schismes. »

Mais il fut devancé par les faits. Partout où les Allemands devinrent les maîtres, la religion comprimée par le communisme reprit son essor avec une puissance impossible à réfréner. Hitler dut remettre ses desseins contre les Eglises à la période d'après sa victoire. Notre auteur conclut sagement :

> « Il est clair que, durant la guerre en tout cas, les deux partis adverses avaient l'un comme l'autre l'intention d'anéantir l'Eglise russe orthodoxe en cas de victoire. Ils ne pouvaient cependant pas ne pas tenir compte de la mentalité du peuple russe à ce moment. »

Quelle fut donc cette mentalité ? Les faits vont répondre. Dès le mois d'août 1941, les Russes sous occupation allemande obtiennent la permission d'envoyer une « mission » de 15 prêtres, dans l'immense région du nord, occupée, elle aussi, entre Pétrograd et Opocka. Il n'y restait plus une seule église ouverte, alors que la seule ville de Pskov en avait jadis compté 44. Les missionnaires rouvrirent les églises, qui se remplirent immédiatement partout, à miracle. Les fidèles accouraient par centaines, pour se confesser. A chaque liturgie, dans la cathédrale d'Ostrov, on compta de 500 à 800 communions. On baptisait en masse et jusqu'à 80 personnes à la fois. Les offices commencés à 7 h. du matin ne se terminaient que vers 4 heures du soir. On estime à 50.000 le nombre des enfants baptisés dans la région d'Ostrov, dans les seuls premiers mois. Et partout, sur les pas des Allemands vainqueurs, les mêmes scènes se produisirent. On baptisait les enfants jusqu'à l'âge de 16 ans. On peut donner comme exemple de ce qui se passait en tout lieu, le rapport suivant sur Pskov :

« Quand nous arrivâmes à Pskov, au mois d'août 1941, les paroissiens venaient à notre rencontre dans les rues, les larmes aux yeux, nous demander notre bénédiction. Durant le premier service dans la cathédrale, tous les fidèles se confessèrent. Il nous semblait que ce n'était pas tant les prêtres qui étaient venus réconforter les fidèles, mais que c'était le peuple lui-même qui nous réconfortait. Parmi les fidèles, les gens d'âge moyen étaient en majorité, mais il y avait également des jeunes. »

Et ce n'était pas seulement l'église des catacombes qui sortait au grand jour. La jeunesse, d'abord hésitante, vint à son tour avec ardeur et sincérité. D'anciens pédagogues soviétiques, qui avaient été contraints de mener la campagne antireligieuse, revinrent presque tous à l'Eglise. Dans la région de Pskov, Ostrov, Porchov, Opocka, Gdov et Luga, plus de 300 paroisses furent rouvertes. Les documents secrets allemands confirment de tout point les attestations russes.

Les choses se passèrent de même à Smolensk, à partir de l'arrivée des Allemands. Smolensk avait compté 150.000 habitants. Il en restait 30.000 sous les Allemands. Immédiatement quatre églises furent rouvertes. Il s'y fit des baptêmes en masse depuis les tout-petits jusqu'aux jeunes gens de 17 à 18 ans. Les missionnaires orthodoxes baptisaient en moyenne, chacun, de 150 à 200 personnes par jour. Parfois, près des maisons où s'arrêtait le prêtre, on voyait de 100 à 150 chars de paysans. En 7 mois, l'évêque Etienne ordonna 40 prêtres. En septembre 1942, 30.000 livres de prières furent imprimés et enlevés. Au total, dans les régions rendues à une certaine liberté, sous les Allemands, 75 % des églises furent rouvertes, bien que le mouvement fût freiné par les résistants russes. Dans une statistique allemande du 12 décembre 1941, on ne compte que 0,8 % de la population de Smolensk catalogués comme « sans Eglise ». A Borisov, le 13 mars 1942, il n'y a que 894 non-croyants, sur près de 27.000 habitants.

En Ukraine, spectacle identique. Les prêtres sortent de leurs cachettes, obtiennent des *Kommandanturs* allemandes l'autorisation de rétablir des paroisses, commencent à faire des offices et à prêcher. A Poltava, le premier prêtre qui commença à officier vivait, sous le régime communiste, déguisé en maçon. De toutes parts, les populations inondèrent les églises. Les non-croyants regardèrent comme un châtiment divin le triomphe des Allemands. Il se présentait jusqu'à 120 ou 130 enfants à la fois pour recevoir le baptême. Avant 1917, le diocèse de Kiev comptait 1710 églises. Il en restait 2 à l'arrivée des Allemands. On estime qu'en 1943, plus de 50 % des paroisses avaient été reconstituées. Pour le clergé, 72 % du nombre d'avant 1917 revinrent en fonction.

Même constatations dans les villes non-ukrainiennes du sud de la Russie — région de Rostov-sur-le-Don. Partout des églises qui rouvrent, des enfants qu'on apporte au baptême, des icones qui sortent de leurs cachettes, des mariages qui sont célébrés religieusement.

XI

Répercussions de la guerre sur l'Eglise russe

Tous les faits qu'on vient de signaler, très en abrégé, ne pouvaient manquer d'être connus du gouvernement russe. Malgré sa brutalité, Staline devait nécessairement en tenir compte. Et c'est là un fait de très grande conséquence. La foi ardente du simple fidèle finit toujours par s'imposer aux pires gouvernements. C'est dans les époques de persécution qu'elle doit se maintenir, se fortifier, s'affirmer au besoin jusqu'au martyre. Un Hitler et un Staline sont contraints finalement de constater ce qui est, et de faire entrer le fait religieux dans leurs abominables calculs.

Ainsi le renouveau religieux en Russie, provoqué sans le vouloir, par Hitler, fut, selon le mot de Wassily Alexeev, dont nous venons de résumer l'article, si puissant et si sincère, « qu'on peut sans exagération l'appeler *un second baptême de la Russie* ». La très grande majorité des 80 millions de sujets russes qui se trouvaient en territoire occupé non seulement retournèrent à la foi et à l'Eglise orthodoxe, mais rétablirent la hiérarchie, en dépit de conditions terriblement difficiles.

Mais là où se révèle le contre-coup de ce renouveau religieux, c'est dans la nouvelle politique du Kremlin. La N.E.P. religieuse, cependant, ne commença en Russie que le 4 septembre 1943. Jusque-là, Staline n'avait rien changé à sa manière de faire, dans le domaine religieux. Au moment même où, sous les pas des Allemands envahisseurs, la renaissance religieuse éclatait de toutes parts, du côté russe non-occupé, le remplaçant du trône patriarcal, ce métropolite Serge Stragorodski, dont nous avons signalé la proclamation patriotique du 29 juillet 1927, se trouvait à demi exilé dans la ville de Uljjanovsk, sur la Volga. Il y avait été emmené d'urgence, lors de l'avance allemande, sur décision du Conseil de Moscou. Il était, peut-on dire, en résidence surveillée. Pourtant, il put lancer de cette ville plusieurs proclamations patriotiques, qui durent adoucir Staline. Puis il ouvrit une église en ce lieu et organisa, dans la région de la Volga une dizaine de diocèses. Cela veut dire que déjà la pression persécutrice du Kremlin devenait moins violente. Mais ce fut bien autre chose quand, en septembre 1943, Serge, que

l'on considérait comme le « gardien du trône patriarcal » fut appelé par Staline au Kremlin. Il allait devenir, par la grâce de Dieu et de Staline, le patriarche de l'Eglise orthodoxe en Russie. Pourquoi ce revirement sensationnel — dont les limites toutefois ne sont ignorées de personne ?

« A notre avis, dit notre article, la grande retraite des armées allemandes en 1943 et le retour de l'armée rouge dans les territoires jadis occupés, mit le gouvernement soviétique devant ce problème : que faire des milliers d'églises qui avaient été rouvertes dans ces pays, et que faire des millions de fidèles réunis autour de ces églises ? »

Staline agit comme il avait déjà fait au moment de l'occupation de la Pologne. Il décida de rattacher, *per fas et nefas,* toutes les Eglises au patriarcat de Moscou et de tenir lui-même en mains ce patriarcat. Il aurait ainsi tous les orthodoxes à sa dévotion. Le 4 septembre 1943 fut la date mémorable de cette nouvelle politique stalinienne. La guerre alors était loin d'être finie. L'Eglise orthodoxe avait son rôle à y jouer, au point de vue patriotique. Bien des raisons militaient donc, dans l'esprit de Staline, pour ce retournement de sa politique religieuse. Il avait besoin de l'Eglise, il voulait attester devant ses alliés occidentaux qu'il accordait aux croyants toute liberté, il entendait empêcher la formation d'une nouvelle Eglise des Catacombes. En outre, il avait la bonne fortune de trouver dans le métropolite Serge un homme que le titre patriarcal remplissait de satisfaction et qui, moyennant cela, était disposé à chanter les louanges du régime, sans exiger de trop grandes libertés pour l'Eglise, comme par exemple la liberté scolaire, la liberté d'évangélisation extérieure en dehors des offices liturgiques. A vrai dire, l'Eglise orthodoxe vivait depuis tant d'années d'une vie si étouffée qu'elle se garda bien de poser des conditions quelconques.

La conclusion de notre article est la suivante :

« D'un côté le gouvernement fit du patriarcat de Moscou un instrument de plus en plus efficace de sa politique intérieure et extérieure. D'autre part, le renouveau religieux survenu dans les territoires occupés jadis par les Allemands se répandit, durant les années qui suivirent, sur toute l'Union soviétique. Et malgré la préoccupation de le faire dépendre entièrement de la direction du patriarcat, il menace de plus en plus de sortir des frontières tracées par le gouvernement et de saper les fondements mêmes du régime. »

Ces dernières lignes sont très graves. Elles veulent dire que le patriarcat de Moscou a beau être asservi à l'Etat communiste, au point que sa voix ne sera jamais entendue pour protester contre les pires mesures de tyrannie stalinienne, pas plus que, plus près de nous, contre l'intervention russe dans la tragédie hongroise, il y a en Russie même un nombre croissant de chrétiens sincères qui réprouvent le communisme et qui déplorent la servitude acceptée par son haut clergé ! Il y a dans les profondeurs de l'âme russe des ressources inconnues et que, sans nul doute, l'avenir fera éclater à tous les regards.

XII

Le centenaire des « Etudes »

La revue des *Etudes* nous offre un magnifique numéro du Centenaire. Le P. Louis Barjon y rappelle en effet que cette revue, qui a tenu tant de place dans la France religieuse, depuis un siècle, fut fondé en 1856 « par des Pères de la Compagnie de Jésus. » Les *Etudes* étaient, sous une forme nouvelle, la continuation du célèbre *Journal de Trévoux.*

Celui-ci était un recueil surtout littéraire fondé en 1701 et rédigé par des jésuites, dans le but de combattre l'école philosophique incroyante. Frappé d'un coup très grave par la suppression de la Compagnie de Jésus, en France, en 1762, il réussit à survivre, sous des titres divers jusque vers 1782. La collection de ce Journal doit être considérée comme l'une des sources les plus importantes de l'histoire littéraire et religieuse de France, au XVIII^e^ siècle.

Les *Etudes* avaient donc un splendide héritage à reprendre, à exploiter, à continuer. Environ 300 volumes ont paru depuis 100 ans. Il y eut un silence de 13 mois, entre août 1870 et septembre 1871, en outre 8 ans d'interruption, de 1880 à 1888, à la suite des trop fameux décrets de Jules Ferry, et enfin, de 1940 à 1944, la coupure de la dernière guerre, comblée du reste par les volumes de « *Construire* » et les numéros de *Cité nouvelle.*

En 1856, ce fut le P. Gagarine, qui organisa la revue. Il entendait lui donner surtout une orientation théologique, mais sans exclure ni la littérature, ni les sciences physiques et naturelles.

On peut voir dans les changements même du titre les nuances successives de cette orientation. Au début, en 1856, on lisait, sur la couverture : *Etudes de Théologie, de Philosophie et d'Histoire.* En 1864, cela devient : *Etudes religieuses, historiques et littéraires* ; puis, en 1893, *Etudes philosophiques et littéraires.* Enfin, en 1900, le titre tout simple *Etudes,* sans qualificatif, fut adopté. Le succès de la revue se résume dans les chiffres suivants : En 1890, 3.881 abonnés ; en 1931, sous l'impulsion du P. du Passage, 13.000. Chiffre record en 1951, 15.131, qui se maintient avec légères oscillations.

A la suite de l'article liminaire, le P. Rouët de Journel s'attache à raconter les « *Origines et premières Années* » de la Revue. C'est une histoire émouvante entre toutes.

En 1838, arrivait à Paris, comme attaché d'ambassade, pour la Russie, le jeune prince Jean Gagarine. Il y fréquenta aussitôt ses compatriotes, les Troubetskoï, les Galitzine et d'autres encore. Il devint un habitué du salon de la célèbre M^me^ Swetchine, qui était sa tante par alliance. Chez elle, il rencontrait des hommes tels que Montalembert, Falloux, Lacordaire. On devine l'attention passionnée qu'il apportait à suivre, sans y prendre part, en raison de sa jeunesse, les conversations et les discussions de si hauts esprits. Il comprit alors la réflexion faite par le penseur russe Pierre Tchaadaiev, pour qui le plus grand malheur de la Russie était d'être demeurée, depuis des siècles, étrangère, en raison du schisme, au courant de vie intellectuelle et morale de l'Europe occidentale. L'Eglise orthodoxe, en effet, a vécu repliée sur elle-même. Sa séparation de la vivante et active Eglise catholique, mère de la civilisation occidentale, a été pour elle une cause de stagnation, qu'elle n'a jamais surmontée et qui dure encore. Pour qui suivait une telle pensée, il n'y

avait qu'un remède : le retour à la communion catholique. L'ardent patriote qu'était Gagarine le comprit, et si bien qu'un beau jour, après quatre ans de méditation, d'étude et de prière, il vint dire à sa tante qu'il était attendu le lendemain matin chez le P. de Ravignan et qu'il était résolu à s'en remettre à lui pour le temps et le mode de son abjuration ! Jusque-là il n'avait parlé à personne de son dessein, pas même à sa tante, ni au P. de Ravignan. Il pouvait dire plus tard :

« Je n'ai pas été converti par les jésuites. Je dois le principe de ma conversion à Tchaadaiev ; Mouraviev a consommé l'œuvre par son livre : *Vérité de l'Eglise œcuménique*. Les jésuites ne m'ont nullement obsédé, comme le prétendait M. Samarine. Mais une fois décidé à me faire catholique, il m'a fallu entrer en relation avec un prêtre de cette Eglise. Je n'en connaissais aucun. Je ne consultai personne ; je faisais mes affaires moi-même. Je me mis à fréquenter les églises et à écouter les sermons. Le prêtre qui m'inspira le plus de confiance fut un jésuite : le P. de Ravignan. Je m'adressai à lui. Mais lorsque je franchis pour la première fois le seuil de la maison des jésuites, tout était décidé. »

Or, son geste comportait de graves conséquences : perte de ses droits et privilèges nobiliaires et de son patrimoine, bannissement de sa patrie, comme traître à la religion nationale. Et pourtant ce fut par amour de cette patrie même qu'il persista dans son dessein : il se promettait de consacrer sa vie à faire pénétrer dans sa chère Russie la vérité et la lumière qu'il avait retrouvées.

Jean Gagarine devint donc catholique, le 19 avril 1842. Moins d'un an plus tard, il entrait chez les jésuites. C'était pourtant l'heure où un Michelet, dans ses fameux cours de 1843, au Collège de France, déversait contre eux la réprobation des intellectuels ! Et ce fut justement cela même qui attira le prince. Le P. Roothan, général, qui lui avait demandé les raisons de sa démarche, pouvait lui écrire, le 13 mai 1843 :

« Prince... Entre tous les motifs qui vous feraient désirer d'entrer dans la Compagnie, vous vous contentez, dites-vous, de m'en manifester un seul : c'est qu'elle porte avec tant d'éclat l'ignominie du nom de Jésus... »

Il entra donc au noviciat. Deux de ses compatriotes, des convertis également, l'y rejoignirent bientôt. En 1855, le P. Gagarine expose de nouveau au P. Général, son grand désir :

« La conversion de la Russie, la réunion des peuples slaves à l'Eglise romaine, et l'extinction du Schisme d'Orient. »

Il obtient, pour cela, d'aller à Rome. Il y expose aux supérieurs de la Compagnie la situation religieuse en Russie et dans les pays slaves. Le P. Beckx, qui a succédé au P. Roothan, entre dans ses vues. Il écrit au Provincial de France, pour lui recommander la création d'abord d'une bibliothèque spécialisée des questions d'Orient. Cette institution, qui a 100 ans, se poursuit sous le nom de *Bibliothèque slave des SS. Cyrille et Méthode*.

Ce fut autour de cette première création que prit naissance, en 1856 un organe intitulé, comme il a été dit plus haut : *Etudes de Théologie, de Philosophie et d'Histoire*. Au P. Gagarine était adjoint un co-directeur français, le P. Daniel. Les choses n'allèrent pas toutes seules. L'imprimeur était d'une lenteur désespérante. La régularité des publications était difficile à obtenir.

Dans le premier volume des *Etudes*, qui n'avait pas moins de 460 pages, on trouvait seulement 5 articles, mais beaucoup plus copieux que ceux de nos revues actuelles. Un article du P. Daniel avait à lui seul 140 pages sur le thème suivant : *La morale philosophique avant et après l'Evangile*. L'article du P. Gagarine était intitulé : *De l'enseignement de la théologie dans l'Eglise russe*. Le tome second suivit de près, en 1857. Il contenait des études restées valables de théologie et d'histoire relatives à l'Eglise russe. En 1864, il fallut rééditer les trois premiers volumes parus, ce qui prouve le succès obtenu. Un critique pouvait écrire, à propos de cette revue :

« C'est là désormais une œuvre fondée : une grande œuvre, œuvre à la fois de critique savante et d'exposition lumineuse. »

Il semble bien, toutefois, que très vite un petit différend ait éclaté à la direction. Le P. Gagarine songeait toujours à sa chère Russie. Les collaborateurs français étaient d'avis d'élargir l'éventail des sujets à traiter. Il y eut des discussions, des tâtonnements, des essais de solution incomplets. Finalement, à partir de 1862, les noms des co-directeurs, les PP. Gagarine et Daniel disparurent. La revue devint ce qu'elle est restée, la revue des « Pères de la Compagnie de Jésus ». La collaboration du P. Gagarine — on écrivait souvent *Gagarin* — devint moins fréquente, sans cesser entièrement.

Ajoutons à ces données du P. Rouët de Journel, deux dates seulement : Ivan-Serghievich Gagarin, qui était né à Moscou, le 20 juillet 1814, mourut à Paris, également le 20 juillet, en 1882. C'est une très grande figure et il sera bon de lire dans ce même numéro des *Etudes*, l'article que le Père Roger Tandonnet lui consacre, en tant que promoteur de l'union des Eglises.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Jean SEGUY. — **Les sectes protestantes dans la France contemporaine.** — 294 p. (12 × 19), 660 fr. — Paris, Beauchesne, 1956.

Cet ouvrage n'est pas seulement un groupe de monographies descriptives énumérant et caractérisant toutes les sectes actuellement en action dans le catholicisme français, comme le sont ceux des PP. Chéry et Lavaud qui vont au plus pressé. M. S. nous donne une étude beaucoup plus profonde, en déterminant, par l'histoire et par l'analyse psychologique et doctrinale, en quoi consiste l'esprit « sectaire » qui leur donne naissance, pourquoi elles se séparent des églises institutionnelles, sacramentelles, autoritaires, pourquoi elles en appellent toutes à un prétendu christianisme primitif souvent réduit à l'étroitesse d'un texte biblique gauchement interprété, pourquoi elles s'égarent dans

un sentimentalisme individualiste et prétendent n'admettre dans leurs groupements que des adultes « parfaits » qui ont passé par la « conversion » totale, et pourquoi enfin ces mouvements ne naissent que dans les milieux religieux trop peu vivants et frappés de sclérose due à une anémie spirituelle. Voici quelques lignes qui éclairent sa pensée :

« Dans le catholicisme, l'aspiration à la perfection aboutit aux Ordres religieux avec leurs Tiers-Ordres, dans le sein de l'unité ecclésiastique. Dans le Protestantisme, du fait de l'absence de toute institution de sanctification en dehors des églises locales... on arrive au phénomène sectaire protestant » (p. 6).

Dans une 1re Partie, l'auteur nous fait assister historiquement à « la naissance des sectes » protestantes. Dans une 2e Partie, il décrit les principales de ces sectes contemporaines : Adventistes du Septième jour, Témoins de Jéhovah, Amis de l'Homme, Mouvement de Pentecôte. Dans une 3e Partie, il montre les sectes à l'œuvre dans la France actuelle, avec leur propagande, leur spiritualité, leur points d'attache avec les sectes nées au Moyen Age au sein du catholicisme.

Ce travail intéressant, instructif, basé sur une bibliographie des plus sérieuses (p. 287-293), pensé et écrit avec une remarquable fermeté et très personnel, se recommande, non à la foule, mais aux érudits, aux théologiens, aux psychologues et aux spécialistes de l'histoire des religions. Certains jugements appelleraient cependant des discussions (par exemple ce qui est dit d'Henri VII d'Angleterre). Serait-ce la raison pour laquelle nous n'avons pas vu, ni en tête ni en conclusion de cet ouvrage, l'*Imprimatur* que nous regrettons de n'y pas trouver ?

Paul COURANT. — **Des planches... à Dieu.** — **In-8 de 150 p., 400 fr. — Bibliothèque Ecclesia, Paris, A. Fayard, 1956.**

Un livre charmant, mais incomplet. Charmant, parce qu'il s'agit de la psychologie d'âmes vibrantes, d'une sensibilité raffinée et d'une intelligence aiguë, qu'un jour, Dieu a appelées et qui se sont données toutes à lui. Incomplet, parce qu'il avait infiniment plus à dire. Ainsi sur Eve Lavallière cent anecdotes authentiques auraient pu nous la montrer jusqu'à la fin avec un tempérament d'artiste, sa générosité à l'égard des pauvres, mais aussi son amour de Dieu et la profondeur de sa conversion. Il est tel ou tel détail qu'il eût été nécessaire de raconter à propos de la fondation de l'*Union Catholique du Théâtre et de la Musique*. Il n'eût pas été mauvais de rappeler le souvenir de Maurice Brillant, journaliste, musicien, helléniste, critique d'art et secrétaire de l'Union Catholique, de montrer à la vente de charité des P.P. Dominicains le comptoir des Dames Tertiaires tout près de celui des artistes, et ces dames de l'un et de l'autre monde voisinant dans un parfait esprit de charité et de distinction. Il est telle étoile de la danse qui communie plusieurs fois par semaine, et qui distribue aux pauvres une partie de ses cachets.

Il ne faut pas généraliser les cas particuliers ou les erreurs personnelles ; pour devenir un grand artiste, il faut un travail intense, un dur labeur qui fait entrer le métier, et qui exige une discipline de tous les instants. Mais il faut surtout l'étincelle qui permet la création d'art.

Il n'est personne qui, à l'heure actuelle, ne connaisse la cérémonie des Cendres à Saint - Germain-l'Auxerrois. Elle réunit les artistes chrétiens et la messe est dite pour ceux d'entre eux qui doivent mourir dans l'année. Le bon Willette avait dessiné beaucoup de pierrots et de pierrettes montmartroises. C'est lui, pourtant, qui a demandé cette messe et voici la belle prière qu'il a composée. Au cours de ce touchant office elle est prononcée à haute voix par l'une des notoriétés artistiques présentes :

« *Ave Domine, morituri te salutant !*

Ceux qui te saluent, Seigneur, avant de mourir, sont ceux que Tu as créés à ton Image pour créer de l'Art.
Ceux qui ont médité ton Œuvre et rendu hommage à ta Beauté !
Ce sont des simples d'esprit, dédaigneux de l'or diabolique !
Ce sont des arrivistes qui aspirent à la gloire d'être à ta droite !
Ceux-là, Seigneur, te saluent avant de mourir !
Nous les artistes, dans l'arène ténébreuse, à la lueur des armes que tu nous a données,
Devant les multitudes qui ont ni yeux ni oreilles, mais qui ont une bouche pour nous huer
si nous succombons... *Pollice verso !*
Nous te saluons, Seigneur, avant de mourir !
Ainsi soit-il. »

En 1954, c'est l'acteur Louis Jouvet qui a prononcé la prière... Avant que de la réciter, Jouvet a été saisi d'une transe mystérieuse. Ses mains tremblaient. Pourquoi, dans cette lecture une si forte émotion pour l'interprète de tant de rôles ? Quelques mois après, Pierre Jouvet est mort et dans la poche de son dernier costume on a trouvé un chapelet.

Livre du plus haut intérêt, mais insuffisant. Il faut souhaiter une prochaine réédition, mais plus complète. Il y aurait tant de choses à dire sur la psychologie religieuse des artistes, sur leur existence qui est souvent de droiture et de générosité, sur la conversion de certaines grandes comédiennes, sur les chemins mystérieux de la grâce, sur l'éminente charité avec laquelle il convient que les prêtres accueillent ces âmes.

A. V.

Wilfried DAIM. **Transvaluation de la psychanalyse l'Homme et l'Absolu** (Traduit de l'allemand par Pierre Jundt). — **(13×20), 430 p., 1.450 fr. — Paris, Albin Michel, 1956.**

Freud estimait que le développement de la science était comparable à celui de l'art qui, partant d'une idée fondamentale donnée à l'état d'ébauche, engendre, par cristallisation, des détails toujours plus nombreux. La religion, par contre, apparaîtrait immédiatement sous une forme neuve. Les corrections apportées ultérieurement rendraient très discutable l'édifice tout entier. De fait ces corrections apportées par la religion à ses conceptions lui seraient imposées de force par la science. La science, inéluctablement, désagrègerait systématiquement la religion. Un jour viendrait où elle se substituerait à elle.

C'est contre cette vision des choses que l'ouvrage du professeur Daim, compatriote de Freud, apporte des corrections. Celles-ci portent sur la conception de la science et sur celle de la religion.

1° *La science :* elle part de détails et de faits isolés et, en les saisissant dans une vue d'ensemble, accède à des connexions toujours plus grandes qui se rapprochent toujours davantage de l'essentiel et du Tout. C'est vrai. Mais il ne faut pas oublier qu'en accédant à la connaissance d'éléments et de détails nouveaux, il est fréquent qu'on soit dans l'obligation de modifier complètement l'hypothèse générale, point de départ de la recherche, quand ces faits nouveaux ne se laissent pas ordonner sans contradiction dans l'édifice ancien. Les lois isolées, secondaires, antérieurement découvertes, ne sont modifiées en rien de ce fait ; mais elles s'ordonnent dans un cadre plus vaste. Ainsi, de nos jours, la physique classique a été bouleversée par l'introduction de théories nouvelles. Les lois anciennes n'ont rien perdu de leur valeur, elles ont été ordonnées dans

des connexions nouvelles et plus grandes. Autrement dit, si l'on peut se fier à la science dans les formations relatives aux détails, il faut penser qu'elle reste contestable, cette science, dès qu'elle affirme quelque chose sur le Tout. La comparaison de Freud est donc fausse. Nous sommes en droit de nous fier aux détails que nous enseigne la science, mais non à ses théories relatives au Tout. Ce qui est vrai de la science en général est exact de la psychanalyse de Freud. Des progrès s'accomplissent au sein de la psychanalyse. La plupart des détails subsistent, mais les données essentielles se modifient nécessairement, ouvrant un horizon plus vaste, du même coup les affirmations de Freud au sujet du Tout deviennent nécessairement caduques.

2° *La religion :* La comparaison de Freud est juste au départ, en ce sens que la religion part du Tout, mais la comparaison devient fausse quand il est question des retouches qui viennent démolir le Tout. Le christianisme catholique a dû reviser des opinions isolées. Il n'a jamais revisé un dogme ; le contenu central de la doctrine a été approfondi et perfectionné, il est demeuré inchangé dans son essence.

« Dans leur mode de développement, la religion et la science sont dans des rapports opposés. La science maintient sa connaissance des détails et modifie son opinion concernant le Tout ; la religion maintient son contenu dans l'essentiel et dans le Tout, et varie dans le détail. Quand la religion et la science se rencontrent et quand les lignes structurales, commencées systématiquement en partant du détail, s'achèvent dans le Tout, constitué par la perspective religieuse du monde, et inversement, cet état idéal est atteint qui permet une satisfaction et un accomplissement parfaits » (p. 23).

Autrement dit, nous sommes, à l'heure actuelle, à un stade de contradictions et de rivalités. Le Professeur Daim tend par son ouvrage, en intégrant des valeurs nouvelles, à réduire ces contradictions et ces rivalités par un déplacement vers l'Absolu. Cet Absolu dépasse évidemment la perspective de la psychanalyse traditionnelle. Cette dernière, vise les profondeurs de la *sensibilité*. A juste titre, le professeur Daim souligne que la psychanalyse s'adressant à l'homme, il est difficile de ne pas concevoir l'homme d'abord comme un *être*. Cet être est capable de sacrifices et comme le dit la citation de Kierkegaard, donnée au début de l'ouvrage, l'homme est en liaison avec l'Absolu : « ou bien il existe un paradoxe tel que l'individu est en un rapport absolu avec l'Absolu... ou bien Abraham est perdu » (page 14).

L'ouvrage du professeur Daim est extrêmement intéressant. Il permet au lecteur cultivé de faire d'abord le bilan de la psychanalyse traditionnelle. Il lui permet aussi de confronter ce bilan avec l'apport des philosophies nouvelles, spécialement avec l'existentialisme de Heidegger.

Au point de vue religieux, si certaines formules sont discutables, il faut reconnaître que l'auteur situe bien le problème de la véritable profondeur. Comme il le dit en conclusion de son ouvrage, son but n'est pas : « ... de liquider la psychanalyse, mais, au contraire, de lui laisser sa valeur et de la situer dans des connexions supérieures... ; en termes chrétiens, l'accent a été déplacé du 6ᵉ sur le 1ᵉʳ Commandement » (page 331).

L'ouvrage est vraiment nouveau et intéressera le théologien qui trouvera dans les annexes copieuses du volume (près de 100 pages) une documentation de premier ordre.

Gaétan BERNOVILLE. — **Le cloître dans le monde. Anne de Xainctonge, fondatrice de la Compagnie de Sainte Ursule.** — 280 p. (12×19), 600 f. — Paris, Grasset, 1956.

A l'imitation de l'Ordre des Ursulines proprement dites, fondé en 1535 par Ste Angèle Merici à Brescia, en Italie, pour l'éducation chrétienne des jeunes filles, naquit à Dôle, en 1606, sous le nom de « Compagnie de Sainte Ursule », une congrégation qui se proposait le même but. Mais une différence fondamentale distinguait les nouvelles venues de leurs devancières.

Les filles de Ste Angèle avaient dû accepter la « clôture » ; car même après le concile de Trente, on ne concevait pas la vie religieuse féminine sans cette garantie : leurs élèves venaient à elles, qui ne devaient pas sortir du cloître. S. Charles Borromée avait bien senti que cet état de choses était mal adapté aux devoirs de formatrices de la jeunesse, surtout pauvre ; il avait donc établi les « Ursulines » de Milan, qui n'avaient pas de clôture, mais en revanche n'avaient pas de vœux et n'étaient donc pas des religieuses proprement dites. S. François de Sales qui aurait voulu des religieuses pour visiter les malades à domicile, avait dû modifier son projet primitif et cloîtrer ses Visitandines. S. Vincent de Paul, vers le même temps, fondait les Filles de la Charité, mais évitait soigneusement de les présenter comme une Congrégation religieuse au sens strict. Ce que ces grands personnages, qui étaient en même temps de grands saints, n'avaient pu réaliser, la « Compagnie » qui naissait à Dôle réussirait à le faire.

La fondatrice était née à Dijon en 1567, d'une famille noble de magistrats. Sa vocation particulière s'éveilla de bonne heure, suscitée par inspiration divine, vérifiée et encouragée par les Jésuites. Après bien des années d'épreuves, Anne de Xainctonge put réaliser son projet à Dôle, qui était alors sous l'autorité de l'Empire espagnol. Il faut lire dans le récit de G. B. l'histoire des épisodes étonnants qui accompagnèrent la naissance et le développement de cette œuvre ; on y admirera l'intelligence, la finesse et plus encore la vertu de la fondatrice qui finit par mettre sous le patronage de Ste Ursule de vraies religieuses, ayant les trois vœux classiques augmentés d'un vœu de stabilité et qui néanmoins n'étaient pas cloîtrées. Elles se répandirent vite dans l'Est de la France et vivent toujours en cinq branches ayant chacune leur supérieure, mais n'ayant qu'un esprit ; leurs établissements se trouvent en Europe, en Amérique du Nord, et en pays de mission.

Avant de mourir, Anne fit détruire une partie des manuscrits où étaient relatées les faveurs divines intimes dont elle avait été gratifiée ; sur sa demande, le reste des écrits de ce genre furent brûlés le jour même de sa mort. Les souvenirs des religieuses qui l'avaient vue à l'œuvre furent du moins recueillis par ordre des supérieurs. Joints à d'autres pièces, ils ont permis à plusieurs biographes de retracer cette vie qui place Anne au nombre des plus grands spirituels du début du XVIIᵉ siècle. Comme ses écrits, son corps a lui aussi disparu : il était conservé à Dôle ; il fut détruit soit au siège de cette ville par les Français en 1636, soit pendant les troubles de la Révolution.

On s'étonnera qu'une telle vie et une telle œuvre n'aient pas jusqu'à présent suscité un procès de béatification. Le livre de G. B., très documenté, écrit avec une sympathie pleine d'admiration, ramènera l'attention de nos contemporains sur une grande figure trop oubliée même aux lieux où elle a vécu et multiplié ses bienfaits et ses exemples de très haute vertu, et provoquera peut-être un élan de piété capable de porter Anne jusqu'à la gloire des autels.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 4 decembris 1956
G. Michel, *vic. gen.*

Le gérant : C. Gaildraud

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)